LETTRES
SUR L'ITALIE,

ÉCRITES EN 1785,

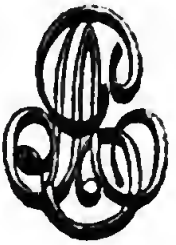
PAR C. M. J. B. MERCIER DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, et ornée de GRAVURES.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TOME SECOND.



PARIS,
CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,
RUE SERPENTE, N.° 13.
1825.

Digitized by Google

LETTRES
SUR L'ITALIE,
EN 1785.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

POLIDORE, jeune sculpteur d'Athènes, venait d'assister aux jeux de l'Élide.

Il avait vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avait vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur auprès du Mercure de Termisandre : il avait vu dans le regard d'un disciple de Socrate la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne du talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer; et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser avec fracas sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée qui publie dans l'univers les noms de ces rivaux, et les éternise.

Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien; il faudra bien qu'elle le publie; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paraître : *Le voilà.*

Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissans à tomber de moins haut sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses à ne plus négliger Polidore. Sur moi s'arrêtera avec plus de complaisance le regard de ma chère Éphire.

Si je pouvais concevoir un chef-d'œu-

vre qui vainquît tous ceux que le ciseau grec a jusqu'à présent inventés !

Essayons de réunir dans un seul œuvre, le vrai, le beau et le sublime tout à la fois.

Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle parmi les dieux; les formes dans le beau idéal; les charmes entre l'adolescence et la virilité; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai.

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars, elle ne s'arrêta point à Mercure; elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avait fait dieu.

Je ne vois, dit-il, qu'Apollon qui puisse remplir mon projet : je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter et le vainqueur du serpent Pithon. Polidore choisit Apollon.

Le jour commençoit à tomber. Poli-

dore revient chez lui, il se couche : il ne peut dormir, il rêve, il pense, il imagine.

Le voilà, s'écria-t-il. Il marche : il aperçoit le monstre ; il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avait tendu l'arc, est encore suspendu ; l'autre repose.

Au premier rayon du jour Polidore vole à l'atelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est là, dit-il, je le vois (son génie venait de l'y faire passer) ; il faut maintenant qu'il en sorte.

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves, et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout à la fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée ; et si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Pithon.

Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler ; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense ; il appuie sous ses sourcils, et des yeux s'échappe un regard qui a devancé la flèche : enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est là cet Apollon du Belvédère ! c'est là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux créateurs, qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature !

Qu'il est beau ! qu'il est noble ! qu'il est imposant et touchant tout à la fois !

Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine ; il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore ! (1)

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites !

Sans cesse je viens la voir, je viens l'étudier sans cesse ; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'ai été voir hier les catacombes du couvent de Saint-Sébastien.

Le jacobin qui m'a servi de guide, m'a

(1) Polidore est un nom supposé.

paru un homme d'esprit, et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense : Vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche dans ce roc la place des cadavres qu'on avait étendus les uns sur les autres : on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille ; c'étaient des corps de martyrs.

Voilà des instrumens de supplices, des autels, une statue en marbre de saint Sébastien, par le Bernin, et voici des éboulemens.

Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté ; aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution dans ce souterrain dangereux. Plus d'une fois de malheureux étrangers y sont entrés, et n'en sont pas sortis.

Il y a quarante ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau ; soudain derrière eux le rocher s'éboule.

La soirée était écoulée. On cherche le

guide dans tout le couvent, on va partout, on passe devant les catacombes : ô terreur ! la porte n'était pas fermée !

On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement.

On appelle. Des cris répondent. — Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue ?

Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus ; tout à coup on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus ; on s'en fut. — Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé ! quand la lumière menaça de s'éteindre ! — quand elle s'éteignit tout à fait ! — que la femme ne vit plus son mari ! que le guide ne vit plus la route ! quand ces ténèbres furent devenues pour eux les éternelles ténèbres de la mort ! quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parlait avec un intérêt qui prouvait son imagination et sa foi.

C'est ici, me disait-il avec feu, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendaient vers le soir pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouraient à Dieu.

C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient! Dans ce moment religieux, souvent les fidéles apportaient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver le bras des bourreaux. On ne gémissait pas; on ne se plaignait pas; on ne pleurait pas, même les mères; on continuait à prier.

Un soir, comme on priait, tout à coup on entend un grand bruit, on aperçoit une grande clarté : c'était une troupe

d'impitoyables soldats qui avaient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent, ils pénètrent; on tend la gorge, ils tuent : seulement quelques femmes et quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main; ils égorgent, ils massacrent; ils cherchaient encore; mais le silence affreux qu'ils viennent de faire les saisit et les repousse. Ils sortent, et scellent pour jamais ce tombeau immense avec des rochers énormes.

Je me trompe : ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre et recueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, mon guide s'arrêta; j'en eus regret. J'aurais voulu jeter dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidait mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; et lui, continuant son discours : « Je me plais souvent à venir dans ce souterrain essayer la nuit, la solitude et la froideur de la mort. »

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chûte des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains : là, détachée de tous ses sens et seule avec elle, l'âme jouit alors de toute sa sensibibité, elle s'élève à une hauteur inconnue. On dirait que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudrait que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures ou de l'amour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferait...

Nous sortîmes des catacombes; et j'aurais voulu y entrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'IMAGINATION de Michel-Ange était véritablement romaine.

Il lui était impossible d'avoir des vues médiocres quand elle regardait, comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantait à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de Saint-Pierre, le tableau du jugement dernier et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture, et l'inondent; mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature, je le veux; mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange semblent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La *villa Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans l'univers, avait fait

imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avaient frappé ses regards. On y rencontrait pendant le cours d'une longue promenade, ici, le lycée; là, l'académie; plus loin, le prytanée; dans une plaine, le portique; sur le penchant d'un coteau, le temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes, des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. Là, étaient les champs élysées; là, étaient aussi les enfers.

Le palais de l'empereur régnait au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvait faire alors pour la demeure du maître du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature et des arts, se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisait à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avait vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la

volonté romaine, n'ont rien exécuté d'aussi grand que la *villa Adriana;* c'était comme un choix des siécles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poètes, disait à tous les beaux arts : Faites-moi ici le lycée; là, le portique; là, le temple de Canope. Je veux dans ce vallon les champs-élysées; prenez de l'or, un an, et cinquante mille de mes esclaves.

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença avec le temps à ravager! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu, lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte?

Je m'avançai pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes, et les débris de murailles; je

perçai cette solitude profonde d'un bout à l'autre.

Quoi ! Caracalla, les Italiens et le temps, n'ont épargné ni le lycée, ni le portique, ni l'académie ! Ils en ont effacé la trace !

Je me mis à parcourir les restes qu'on pouvait reconnaître encore. Je me hâtais de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain ; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenaient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne !

J'allais, j'errais, je m'arrêtais, j'errais encore ; je ne me lassais pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues sous un ciel d'azur, sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres où les gardes prétoriennes étaient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane,

a pénétré ; il étendait au milieu une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venaient assiduement mûrir ses fruits. J'entendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençait à être tard ; le soleil allait se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui de moment en moment tombe, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissait un lion, un rossignol chantait. Sa voix semblait accompagnée d'un ruisseau qui fuyait en murmurant sous la verdure.

J'écoutais alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence : — j'étais charmé !

Mais enfin la nuit entra dans le désert, et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Laocoon *du Belvedère*, qu'en rapportant ma conversation sur cet admirable groupe avec un jeune dessinateur.

J'étais occupé depuis près d'une heure à en étudier tour à tour et à en goûter les beautés.

Comment, me disais-je à moi-même, M. de *** a-t-il pu écrire que la mort de Laocoon est représentée sur ce marbre comme dans les vers de Virgile ? M. de *** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici elle est simultanée. Dans Virgile, les serpens ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père vole à leur secours : ici les enfans et le père

sont attaqués à la fois. Laocoon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables; et sur ce marbre, il se tait. Enfin Virgile se borne à exprimer la douleur physique; Agasias (1) a rendu la douleur morale. Il a fait plus : il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement, de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile; et le poète, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire : Agasias a vaincu Virgile.

J'achevais dans mon esprit ce parallèle, je pensais à l'utilité dont pourrait être son développement pour l'instruction des jeunes gens, combien il prêterait à mettre dans tout son jour la différence qui existe dans tous les beaux arts, entre la mécanique qui traduit et le génie qui compose;

(1) Nom supposé.

dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme qui dessinait à côté de moi Laocoon.

Je trouvais son dessin pitoyable, et je me taisais.

Qu'en pensez-vous, me dit en italien le jeune artiste ?

Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

Je pense comme vous, m'a-t-il dit, je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'ensemble : cependant je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre dessin réfléchirait votre modèle aussi fidèlement qu'un miroir; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale; elle ne saurait l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace

si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre qui ne sont que des points, et qu'on ne saurait abréger : vous êtes donc obligé de choisir entre elles, et de supposer le reste ; mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent le corps, et rejeté ceux qui peignent l'âme. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrances ; sous le ciseau d'Agasias, c'est surtout le cœur tendre d'un père et l'âme forte d'un sage. Aussi le Laocoon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

Mais, me répondit le jeune artisse, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel?

Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel ; mais l'objet des beaux arts n'est pas simplement d'imiter la nature ; non pas seulement d'affecter

la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément, dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consistent le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude préférée ici par l'artiste.

Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter sur le marbre le malheur de Laocoon. Il s'est dit sans doute à lui-même : Si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur, et d'autant plus qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfans et ce vieillard déchirés par deux serpens ! Qui pourra soutenir un pareil spectacle ? Il faut pourtant, non seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur ; il interroge tour à tour la sensibilité et la raison. « Le secret est trouvé, » s'écria-t-il; il faut faire disparaître l'hor- » reur de l'action principale sous l'intérêt » des accessoires. Ainsi, je livrerai bien

» le corps du vieillard à la morsure du
» serpent : mais ce corps du moins sera
» parfait ; et sous les années, les morsures
» et les souffrances, on verra briller par
» intervalle une beauté majestueuse.
» Ainsi, j'exprimerai bien encore sur
» tout le corps de Laocoon la douleur
» physique qu'il éprouve ; mais, comme
» elle révolterait si elle paraissait toute
» entière, j'en retiendrai dans l'âme une
» partie ; je mêlerai ensuite ce que je
» laisserai paraître avec la douleur d'un
» père. Mais ces deux enfans m'embar-
» rassent. Les montrerai-je déchirés tous
» les deux par les serpens ? Quelle mo-
» notonie dégoutantes ! et je dépasserai
» la pitié. Non, il faut montrer ces deux
» enfans accourant à la fois à leur père
» par deux chemins différens ; les serpens
» les saisiront tous les deux avant qu'ils
» soient arrivés : mais un seul sera leur
» victime, et ce sera le plus jeune ; la
» victime sera plus touchante. L'autre
» sera simplement enlacé dans les nœuds
» de l'affreux reptile ; et son sacrifice sera

» différé. Je tâcherai que ces deux épiso-
» des soient extrêmement attendrissans,
» afin d'éteindre dans la pitié que ces en-
» fans inspireront, un peu plus encore
» de l'horreur que doit inspirer le père ;
» je tâcherai, en un mot, que la pitié
» soit l'effet dominant du tableau. »

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime et si raisonnable.

Oui, dit le jeune homme, on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

Eh ! il est bien question du travail des muscles, lui répondis-je ! Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution mécanique ; vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait : ce qu'a fait le génie vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution mécanique, mais à sa place, c'est-à-dire après tout le reste. Qu'importerait, en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs ? Que son ouvrage

serait médiocre, s'il laissait l'œil d'un homme sensible libre sitôt de quitter l'ensemble et d'errer dans les détails! Que son ouvrage serait médiocre, si l'âme se ressouvenait si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son œuvre! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord le sentiment puisse en éprouver tout l'effet, et la réflexion ensuite en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me saisit à la vue de Laocoon, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'âme vigoureuse d'un sage; c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme : c'est à la fois tout cela. Admirable mélange qui attache tous mes regards à un spectacle qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul!

Lorsqu'ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste, quelle intelligence

quelle raison, quelles connaissances, quel génie, en un mot, je saisis partout!

Agasias voulait montrer la douleur, la tendresse et le courage, luttant ensemble sur le corps de Laocoon. Eh bien! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps, et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivée! D'abord il fait attaquer Laocoon dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir à la dent qui s'acharne; ensuite il dispose un pli du serpent au-dessus des épaules du héros; de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude: l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

Le cri de la douleur est près de forcer ces lèvres entr'ouvertes ; mais le courage les referme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée qui bouillonne. Remarquez-vous parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse parternelle, qui se plaignent bien davantage ?

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfans ! il courait se réfugier dans le sein de son père ; un serpent s'élance, l'atteint, et dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air, tandis que d'un autre nœud il roidit un de ses faibles bras. Enfin le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux qui glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe ; l'enfant expire en regardant son père. Regard touchant ! Mourir si jeune ! mourir ainsi ! Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent ! mais du moins il a peu souffert.

La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment ! aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer autour des jambes de cet enfant ces abominables reptiles ! En vain il regarde son père ; en vain ses mains essaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop faibles ; mais peut-être les serpens seront ils rassasiés quand ils auront dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné, quelle attente ! Le sublime artiste qu'Agasias ! il me fait penser tout cela.

Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire d'un événement si horrible une scène si attendrissante ! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent ; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser ; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates ou sublimes, qu'à peine ai-je aperçu les serpens.

A mesure que je parlais ainsi, que mon enthousiasme s'exaltait, je voyais le jeune artiste s'animer.

Bon! me suis-je écrié; prenez vîte votre crayon, vous commencez à sentir.

Le sang froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang froid, c'est-à-dire, des choses froides. Artistes qui n'avez que des yeux, copiez de la matière et des cadavres; il n'appartient qu'aux imaginations sensibles de copier la vie, le mouvement et la passion.

Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme : il me semble que des yeux suffisent, il me semble même qu'une certaine émotion pourrait m'empêcher de bien voir.

Mon ami, il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu : mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on aperçoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment, qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnaître ces traits. Les

traits caractéristiques de l'âme ne sont visibles qu'à l'âme.

Comment voulez-vous qu'un artiste qui ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias, qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé? et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il? Il omettra précisément le trait décisif; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique en l'omettant : il sera près de placer un défaut où l'artiste a placé une beauté.

Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort? Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme; vous désespérez de vous.

Vous copiez des chefs-d'œuvres, dites-vous. Non : vous copiez dans des chefs-

d'œuvres précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si longtemps ?

Au reste, savez-vous ce que vous devez copier ? Les élémens du beau. Quand vous vous en serez une fois rendus maîtres, vous pourrez en former ensuite à votre gré des combinaisons qui seront originales, et vous seront vraiment propres. Copiez le nu sous toutes les formes, sous tous les aspects ; copiez la nature tranquille du marbre et de la toile antique ; à la bonne heure : et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous-mêmes ; composez-les pour le lieu, pour le temps, pour l'action ; tout visage de passion empruntée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés et si froids ; ce ne sont que de mauvais comédiens.

Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant : il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande en retour que du temps, de la

patience, du crayon et de la couleur; il dispense de toute étude.

Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme : voilà bien ce que nous peusons tous en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre ?

Mon ami, en devenant d'abord un poète, un historien, un physicien, un philosophe ; car pour le mécanisme de l'art, qui est la dernière partie de l'art, elle doit occuper aussi la dernière. Sans les autres elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler ? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler : ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur et votre esprit : sentez. (1)

---

(1) Le conseil que je donne ici est bien justifié par les Greuse, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, etc.

Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens comme des professions mécaniques

Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés pour les productions des beaux arts! mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment? Offrez-nous une nature qui soit nouvelle, et surtout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans sa prison et la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet et le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corrège, faites-nous voir encore l'amour, qui éternellement plaira, surtout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé, non de son flambeau ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une couronne de

laurier et de myrte..... sans doute à l'artiste, dont le pinceau l'a fait naître. (1)

Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit où celui des connaisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art quand les couleurs disparaissent et que les pensées se montrent : espèce d'idolâtres pour qui l'image est le dieu.

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit avec une ingénuité touchante : Il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé surtout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

---

(1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'Amour, par madame Lebrun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien pour la vérité, et du Corrège pour la grâce.

Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est important pour vous de connaître.

Oui, sans l'amour de la gloire on ne fait jamais rien de grand, car on ne fait jamais d'effort.

Alexandre ne renversait dans l'Asie les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chûte retentît sur la place publique d'Athènes.

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'ai vu le colysée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de

Romains heureux de lui qui le contemplent, enfin mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimais surtout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre à droite l'arc de Constantin, à gauche, le colysée, au milieu, la fameuse *Méta Sudans*.

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus aujourd'hui que la décadence des arts sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ses bas-reliefs : quel attentat !

Je quittai bientôt cet arc. Je jetai, en passant, un coup d'œil sur les restes de cette *Méta Sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ces eaux abondantes qu'elle répandait autrefois. Je m'avançai enfin vers le colysée.

Le colysée est sans contredit le monu-

ment le plus admirable de la puissance romaine, sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le compose, à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions en un mot de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et l'esclave d'un empereur.

J'errai pendant longtemps autour du colysée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer : mes regards l'embrassaient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout ; cependant l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil ! quels tableaux ! quels contrastes ! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et

de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps, les autres l'empreinte de la main du barbare; celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent : ici c'est un portique qui chancèle, là un entablement, plus loin un gradin; et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyais entendre encore les rugis-

semens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je croyais les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage ; ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang, ceux des femmes aux mourans toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain était féroce! On ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité : de sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes,

que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula.

Mais quel changement dans cette arène! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermait les bêtes féroces, quatorze autels consacrés à différens saints.

C'est là que, presque tous les jours, des moines débitent des sermons, et tiennent des confréries.

Le colysée, de jour en jour, dépérissait; on enlevait les pierres, on le dégradait, on le souillait : Benoît XIV imagina de sauver le colysée, en le consacrant; il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a rejailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du colysée; j'ai monté à tous les

étages ; je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai longtemps dans mon âme le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtais de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisaient mes pas,

J'aimais aussi à écouter je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'âme qu'à l'oreille, occasionné par la main du Temps, qui mine dans le colysée de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvais, en considérant le jour qui se retirait peu à peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres !

A travers ces dernières lueurs du jour et ces premières ombres du soir, mêlées ensemble, tout à coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle était belle ! elle était vêtue avec grâce ! Ses cheveux et ses vêtemens étaient mollement agités par un vent frais ; elle tenait d'une main sur son

sein un jeune enfant, de l'autre main un faisceau de roses, sur sa tête un panier de fraises. Le colysée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arène. Mes regards disputèrent longtemps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mourait.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines en quelque sorte produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

MADAME *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que madame *** et le reste de la société étaient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécène, j'ai couru aux *Cascatelles*.

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé qu'on croyait ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau, après avoir erré partout, j'ai dit : La soirée est belle ; il est encore de bonne heure ; je suis seul : offrons ici un sacrifice aux mânes de Délie et de Cinthie ; traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibulle, dans le lieu même

où sans doute ils ont été faits : ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* et *Parny*, les *Properce* et les *Tibulle* de la France.

Poètes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous !

A CINTHIE.

Cinthie était à Rome, et Properce à Tivoli : on était au commencement du printemps.

Peut-on être sensible et rester à la ville ?
Des amours aujourd'hui la campagne est l'asile ;
Aujourd'hui Junon même abandonne les cieux,
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les dieux.
L'Amour s'est fait berger ; Vénus s'est fait bergère ;
En tous lieux aujourd'hui l'on croît être à Cythère.
Salut, ô doux printemps ! hommage à ton retour.

Oh ! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme dans nos vallons rit la nature heureuse !
Le ciel semble amoureux de la terre amoureuse

L'aquilon cependant n'a point quitté les airs ;
L'Amour frisonne encore dans nos bois déjà verts :
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encore du printemps, et n'ose point éclore ;
Mais parais, ma Cinthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur qui te peut retenir ?
Serait-ce ta santé, qui languit, qui chancelle ?
Va, c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je ? oh ! de l'amour illusion puissante !
Rien ne m'est si présent que ma Cinthie absente :
Tous mes sens sont émus ; je l'entends, je la vois ;
Oui, c'est là son souris, le doux son de sa voix.
Que ma Cinthie est belle ? elle serait sans peine,
Des Amours, à son choix, ou la sœur ou la reine ;
Dryade au fond des bois, naïade au bord des eaux,
Une nymphe bergère au milieu des troupeaux.

Tout dans Cinthie est grâce, et rien n'est imposture ;
Elle n'est point parée, et c'est là sa parure.

Quand Cinthie au matin (j'en atteste l'Amour)
Entr'ouvre ses beaux yeux aussi purs que le jour ;
C'est l'Aurore — ou la rose ; on croit la voir éclore.

Non, mortels, c'est Cinthie, et ce n'est point l'Aurore
C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé ;
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire ;
Laissez là vos parfums, faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir ; priez-la de parler.
Elle marche.....tremblez.....elle peut s'envoler....
Quoi ! vous peignez Cinthie ! êtes-vous donc Apelle ?

Quoi ! sans être Phœbus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maîtresse ; oui, viens, ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.
Aimons-nous, aimons-bien, qu'aimer nous soit la vie ;
Sans cesse resserrons le doux nœud qui nous lie ;
Et puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois ne mourir que d'amour.

Trouvez--vous dans ces vers quelque trace de cette imagination ingénieusement amoureuse qui caractérisait Properce ? Car on aime avec son cœur, avec son imagination, comme avec ses sens ; et c'est ce qui fait qu'on peut aimer également bien de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

VOICI maintenant une imitation de Tibulle ; ce sont des conseils aux amans.

Je veux en faire hommage aux mânes

du président Bouhier, qui a fait un traité sur la coutume de Bourgogne, et une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez, tendres amans, qui trouvez des cruelles,
Vénus m'a révélé comment on plaît aux belles.

Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour :
Qui toujours cherche à plaire est sûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes yeux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
(Jamais un tendre amant ne se découragea)
Amuse, flatte, amuse.....Eh bien, vois tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile?
Le temps peut tout : le tigre à la fin obéit ;
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on diffère ; attends : le lis superbe,
Pour briller quelques jours se cache un an sous l'herbe.
Il faut sur cette plaine où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme? un cœur tendre est crédule;
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule ;
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits ;
Jupiter annula, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arracha l'amour même.

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert sans défense, et n'attend qu'un vainqueur;
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie ;
L'occasion est une, et veut être ravie.

Ah ! comme des beaux jours le vol est prompt, hélas !
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas.
Destin tout à la fois et sévère et bizarre !
Hérissé de frimas, armé d'un sceptre avare,
L'hiver cinq mois entiers règne en paix dans nos champs ;
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient en fugitif visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine.
Jouis donc, ô jeune homme ! hâte-toi. Ce coursier
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il languit. Tu connais le frère de Délie ;
Il négligeait l'amour, le traitait de folie ;
Il riait ; l'âge vint : je le vis ; il pleurait.
Mais inutiles pleurs ! inutile regret !
Hélas ! le serpent seul peut tromper la vieillesse,
Seul dépouiller les ans et garder la jeunesse.

Quoiqu'Iris ait déjà dans les airs orageux
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Sirius ait tari les fontaines,
Si ta Chloé pourtant veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain.
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidelle,
Prends la rame et fends l'onde, et fais voile avec elle.
Veut elle au bord des eaux séduire le poisson,
Va déployer la ligne et jeter l'hameçon.
Enfin, veut-elle un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre d'un pied léger ton pied qu'elle défie,
Accepte : elle s'élance ; et toi, vole : soudain,
Que ton pas ralenti lui cède le chemin ;
Et, vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors, mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu, tu peux alors oser

Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,
Qu'elle défend d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends ; ensuite on te les donne :
Après, on te les offre ; et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche, en dépit de ta main

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste ; on est toujours ému
D'une rougeur candide et d'un rire ingénu.
Sache encore avec grâce et parler et te taire,
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh ? puisse dans tes yeux une larme rouler
Qui brillera d'amour et n'osera couler ?
Enfin que te dirai-je ? Une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence est souvent écouté :
C'est un rien, mais un rien peut tout sur la beauté.
Il le pouvait jadis : mais dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour ! ô honte, on préfère à présent
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des soins, prenaient une coquette.
On pouvait la séduire, à présent on l'achète.

Belles, quittez Plutus et suivez les neuf sœurs ;
Et pour leurs favoris réservez vos faveurs.
Belles, aimez les vers ; les vers immortalisent ;
Vos appas dans les vers avec eux s'éternisent :
Et vos noms y vivront, tant qu'Hébé dans les cieux
Versera l'ambroisie au monarque des dieux ;
Que Vénus sourira, que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,

Que de dieux oubliés n'auraient point eu d'autel !
Et toi-même, ô Vénus ! il t'en souvient : Homère
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire. (1)

LETTRE LXXVI.

A Rome.

Voici quelques-unes de mes remarques sur l'état ecclésiastique et les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes : le pape, le clergé et le peuple.

Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la tiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé, reste en deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians : c'est là le peuple.

(1) Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des Elégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces Lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

La noblesse n'a guère, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine ; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilité d'opprimer.

Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs ; et c'est des rapports plus ou moins intimes avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient ; prix du ciel qu'il vendait autrefois.

Sur trente-six mille maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point d'héritiers. Elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'état ecclésastique; elle ne suffirait

sûrement pas pour nourrir ses habitans ; mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines ; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées ou de son industrie au marché général de l'Europe ; elle les consomme : enfin elle ne peut payer l'Europe qu'avec de l'or (car les indulgences n'ont plus de cours).

Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étaient plus florissantes, elle ne pût connaître aussi le commerce ; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrain soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs ; arrivent ensuite les propriétaires, qui en louent un certain nombre, et les conduisent sur leurs possessions, souvent à huit

ou à dix mille. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison. En un jour on laboure; en un jour on sème; on moissonne et on récolte en un jour. Ces travaux de l'agriculture ressemblent à des coups de main qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendrait toutes les productions qu'on voudrait des sels de cette terre, et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître aujourd'hui que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille âmes.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est ici, comme

celle de la terre, à peu près nulle : aussi l'esprit n'y produit-il guère que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles, c'est de n'en avoir aucune.

Il y a à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination ; les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ELECTION, comme on sait, place la tiare sur la tête du pape.

Il n'y a point de souverain en Europe dont les lois aient moins limité l'autorité : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des lois civiles et des préceptes religieux ; chef de l'église et de l'état, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait à Rome toute sa puissance ; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très-modique ; à une poi-

gnée de milice, qui n'est qu'une ridicule représentation d'état militaire ; à une bande de sbires que l'opinion publique diffame, et qui, par conséquent, sont infâmes ; à une ombre de police exercée par les curés ; enfin, à des tribunaux nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déjà si affaiblis en eux-mêmes, sont encore affaiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés, qui font la guerre à des brigands qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir au cardinal-vicaire un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de prélats, qui en général ignorent les lois, et s'occupent de toute autre chose. Mais ils ont des secrétaires.

La Rote cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur le champ ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contre elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asiles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asiles sont en grand nombre ; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité, à Rome, est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force ; mais il en a perdu beaucoup par trois causes également puissantes, la multitude des indulgences, la facilité des absolutions et l'habitude.

D'après cet exposé du gouvernement de Rome, il semblerait que Rome doit, comme état politique, toucher à sa ruine; comme état social, être travaillée par mille désordres; comme état civil, être en proie à toutes les misères : chose incroyable et pourtant vraie, Rome est peut-être l'état politique le plus en sûreté, l'état social le plus calme, l'état civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque ou de défense, et au milieu d'états qui le convoitent, semblerait devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes morales, ou l'étayent, ou le redressent. Voyez la jalousie de ces mêmes états voisins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuses, qui donnent à Rome, dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despotisme sur lequel s'appuient tous les

autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or, qui enfin possède et prête ou vend à tous les souverains cette parole qui vaut des armées : *L'autorité vient de Dieu.*

C'est à tort qu'on prétendrait que l'autorité spirituelle du pape pourrait être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la tiare du pontife : les séparer, ce serait les briser.

La force physique est la base nécessaire de tous les pouvoirs moraux, qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes, que des pouvoirs physiques aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore ! car il sera peut-être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La faiblesse naturelle de l'esprit humain,

l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement; qu'elle ne se relève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauraient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'état ecclésiastique est aujourd'hui si faible! Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si faible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A Rome.

Suite de la précédente.

La tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un

pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser; il n'est pas né prince : la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la tiare, une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété; et ordinairement il est vieux : d'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées; on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Une grande considération retient encore les papes qui seraient tentés d'opprimer : pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir qu'à abuser de leur autorité.

La faiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or, celle-là cause bien moins de trouble; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du peuple, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui.

L'opinion d'ailleurs qu'elle est sacrée; celle qu'elle est nécessaire; celle qu'elle est momentanée : ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en entier quelque jour, achève de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seraient-ils tentés de rétrécir la tiare? Ils ne sont rien dans l'état auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais uniquement par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbe son obéissance, comme sa foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu; mais il n'en a qu'un,

Il croit le tenir de Dieu; il en change souvent : la tiare est trop loin de lui.

Si le peuple à Rome demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police, ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de désordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires : seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur; on les voit donner de sang froid, on les raconte de sang froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice laissée au peuple. Il ne passe guère d'ailleurs la vengeance, qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance à Rome qui fait la police.

On pourrait assurément, si l'on voulait, ôter le couteau au peuple, réunir à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle : il suffirait de supprimer les asiles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourans des mots douteux qui pardonnent ; car ici l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagnerait-il ?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple quelques victimes ; mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts ; mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un petit qui peut se venger, sont à peu près à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau ; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, parait être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques qui conseillent le vol, est beaucoup moins considérable à Rome que partout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains; mais, rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire partout ailleurs. est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui non seulement elle donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant, n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de plus à un mendiant? Dégradé, ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit : dès qu'il l'a, il est heureux — comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que partout ailleurs; ils abondent de tous les côtés, le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert; il leur est permis de chercher partout la charité, de la poursuivre partout : ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre et murmure; mais l'humanité dit à la délicatesse : ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols privés ou publics, c'est l'absence du luxe, et surtout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu à Rome que partout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions, qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcées d'y rester.

D'ailleurs tout le monde est connu; moins d'espérance par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition, le besoin des femmes, peuvent donc à Rome se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe, parce qu'ici le climat et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande qu'on ne connaît point la débauche publique; elle n'est pas nécessaire : ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols; mais ce sont plutôt des tentations et des facilités du moment que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi maintenant la mauvaise distribution de la justice et la mauvaise économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple ?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premières roulent ordinairement sur des minuties; et montrant tout d'un coup la justice, obtiennent en général des jugemens assez justes, ou dont l'injustice est si subtile qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différens, leur décision n'intéresse que peu de monde; et d'ailleurs l'équité et l'iniquité de ces décisions peuvent aisément rester cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique, la seule partie qui affecte vraiment le peuple, c'est celle qui le touche immédiatement; c'est-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement? Il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement de verser *cette dernière goutte,*

qui seule fait répandre les vases d'iniquités comme tous les autres.

Le peuple vient-il crier, le gouvernement baisse le prix; mais il diminue la mesure : le peuple romain est content.

Voilà le peuple romain, les peuples, le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espèrent que dans le temps; mais lui, dans le lendemain. Un pape est toujours pour lui un roi qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop longtemps, de retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape; les prélats, des billets de cardinaux; les abbés, des billets de prélats; la noblesse, des billets de crédit; certaines personnes, des billets d'emplois; les marchands, des billets de vente; les artisans, des billets d'ouvrage; les mendians, des billets d'aumône : tous, des billets de changemens, de spectacles et de fêtes. Pourquoi

donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre ? Rome a t-elle remporté quelque victoire ? Oui ; un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A Rome.

Suite de la précédente.

MAINTENANT comment le peuple est-il heureux sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pauvreté, en proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable ?

Qu'il obéisse ; à la bonne heure : l'habitude, la patience, l'espoir, la religion, ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle, l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaiement !

Vous avez déjà vu que l'autorité absolue du pape ne pouvait peser beaucoup sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelle : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ses caprices, et ordinairement, en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc au juste avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain ce pauvre prêtre sera-t-il prélat ; ce pauvre prélat, cardinal ; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde ; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillrnce, les sourires de protection, les serremens de mains d'amitié : tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage ; ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer. Les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards, de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent insignifiante : aussi les italiens entre eux ne croyent-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même : ils ne croyent que l'événement.

Voulez-vous connaître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, surtout quand ce dernier est en place ? En entrant dans la première antichambre, où sont les valets, il salue ; dans la seconde, où se tiennent les valets-de-chambre, il sourit ; dans la troisième, où sont les gentilshommes, il prend la main ; dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main et il cause. Enfin il entre chez son collègue : ce sont en apparence deux amis

qui s'embrassent, et en effet deux rivaux qui voudraient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagement met donc ici les petits à l'abri des oppressions dont ailleurs les lois mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états; toutes les têtes presque se touchent : il faudrait donc que le despotisme fût bien adroit pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

A Rome.

Suite de la précédente.

Achevons d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir) sur un esclavage politique apparent et sur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu ; mais ils ont tout le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour ; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement, le climat et le costume le réduisent au vêtement : toute personne qui n'est pas nue est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le sygisbéisme, aliment ; dans les mœurs, facilité ; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie : c'est celui qu'éprouve l'homme, d'épuiser son activité, c'est-à-dire, de dépenser le superflu de vie qui

lui reste après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'exprimer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce malaise qu'on nomme ennui, et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait partout plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers, et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi

d'autres peuples, concourent au contraire, avec le climat, à le restreindre encore davantage.

Vous voyez, en effet, que la politique européenne se retire de plus en plus de l'état ecclésiastique, comme la mer de ses rivages.

Cet état reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'est presque plus dans sa société, il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes des orages politiques, qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi le besoin de consommer son activité, réduit chez les Romains par ces deux causes, n'exige point tous cet espace qu'il lui faut ailleurs pour s'exercer et se satisfaire : il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de leur existence, après la satisfaction des

premiers besoins, ils le dépensent en sommeil, en amour, en vanité, en disputes théologiques et en processions.

On passe du dîner au sommeil; on dort jusqu'à six heures du soir; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin; on va à la promenade dans la rue du Cours; à la conversation dans les coteries; à la collation dans les auberges : les esprits, même les plus graves, s'abandonnent jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à laquelle préside l'amour : il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus; ou bien la vanité à la vanité; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve ici dans les mœurs ni

des hommes privés, ni des hommes publics, cette moralité, cette bienséance dont les mœurs françaises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est le plus tourmentée; qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'âme, aux scrupules de la conscience; qu'elle pare avec tant de raffinement et de peine les écrits, les discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singulièrement au bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours le passé, et par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le peuple qui craint le moins, et qui espère davantage;

il a la religion la plus aveugle, et en même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses, c'est-à-dire, à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentimens et ses idées, et de se battre toute la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain, n'ayant qu'une sensibilité médiocre et toujours vague, est très-rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa faiblesse même l'en rend susceptible : mais il faudrait que les ressorts qui l'y auraient poussée demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à Rome il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se relâcha à la fois; en peu de temps

l'empire de l'univers fut dissous. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'était qu'artificielle; la Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome comme la veulent son ciel et sa terre ; la voilà comme ils l'ont faite toutes les fois qu'ils ont été libres.

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination que donne la tension de la fibre qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime ; ils n'auront que celui qui est en deçà, et qui rencontre uniquement l'abondant, le facile et le disert.

Enfin, ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je puis m'exprimer ainsi ; ils n'en auront du moins que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours miséra-

bles par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat et qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables ni utiles, à qui on ne voudrait pas ressembler, avec qui on ne voudrait pas vivre, mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXII.

A Rome.

Que ces âmes trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la Victoire ; elles y verraient la statue de sainte Thérèse, par le Bernin.

Thérèse est à moitié couchée ; tout son corps s'abandonne.... son regard, ses traits, surtout ses mains et ses pieds, languissent.....

Ma pensée commence à rougir ; détournons-la.

Et on appelle cette église *l'église de la Victoire !*

Si quelque passion a troublé la paix de votre âme, allez à la fontaine de Moïse, et arrêtez-vous devant ces deux lions qui reposent..... et qui, de leur gueule entr'ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre : le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien là le repos d'un être puissant ! Toute l'existence de cet animal est en paix : comme cette patte repliée devant lui a oublié ses griffes ! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau, ont animé en lions ces deux blocs de marbre noir ?

L'art sait faire du repos, mais c'est ordinairement celui de la mort ; celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étaient ici un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur ministère est celui de commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple ; car les gens un peu distingués savent se défendre : c'est ici comme partout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur impose en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'osait sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine ? De ne pas communier, sous peine d'excommunication !

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement ; et le jour de *la S. Barthelemi* toutes les listes se publient, avec un decret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé criait devant moi au scandale contre un pareil usage. « Pour moi, me » disait-il, je n'envoie jamais de liste ; » mais si quelqu'un de mes paroissiens » n'a pas fait son devoir, après l'avoir » averti en particulier, après l'avoir fait » appeler à la porte de l'église, je le fais » conduire en prison ; il faut bien alors » qu'il communie. J'en tins un six se- » maines en prison, l'année dernière ; » il finit par communier. »

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec forces

indulgences : c'était en action de grâces pour une récolte extraordinaire. Le nombre de non communians s'éleva si haut cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre ; il eut peur de l'accroître en le faisant connaître.

Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières qui déshonorent ici le culte divin, et qui le compromettent ailleurs? Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

Ah! ah! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le *Médecin malgré lui*, pour faire passer le *Misanthrope*. Notre bon curé se mit à rire, et répartit : « Ce peuple-ci n'a que des sens : » une religion épurée n'aurait pas pour » lui assez de corps : il faut qu'il la touche, » qu'il la palpe, qu'il la voie ; il faut » donc qu'elle soit mêlée de superstition. »

Je reprochais encore au curé son indulgence extrême pour la débauche. Si

nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion; plus sévère sur cet article, elle serait abandonnée : nous avons fait plus d'une fois des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi.

Vous êtes encore païen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

— Il est vrai, au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici, qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il serait dangereux de le désespérer.

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montait à genoux les degrés d'*Ara Cœli;* chacun marmotait quelques prières; celui-là, pour gagner à la loterie; celle-ci, pour obtenir un mari; un jeune homme, pour attendrir sa maîtresse : car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-dessus, je me mis à rire. Que voulez-vous? me dit le curé; pendant ce temps-là on ne fait pas de mal, et la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'Aurore sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par l'intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent ; jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout à coup, dans les airs rougissant par degrés autour d'elle, paraît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle d'un œil attendri

le Soleil qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'Aurore et le Soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre : ils s'entrevoient à peine un moment dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'Aurore, les premières Heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entre elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du char; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'Amour porte le flambeau du Soleil : l'Amour le secoue sur l'univers; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau ! l'Aurore, de jour en jour, est plus pâle; elle n'a plus ses doigts de rose; elle sera réduite avant peu à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore à l'air trop sérieux; elle n'est pas assez svelte; les larmes qui tremblent au bord

de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devrait glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup trop dans sa main; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est La Fontaine qui avait vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras; et son bras sur la nue.
Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et La Fontaine?

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'ai laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques: et je suis venu dans les jardins de la villa Borghèse me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature, dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errant, comme moi, dans cette enceinte : en me voyant, elles se sont arrêtées toutes ; elles ont tourné toutes ensemble, à mon regard, leurs jolies têtes ; puis, reprenant tout à coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vîtes, qui, sur la tige des fleurs et la pointe des gazons, semblaient, si j'ose parler ainsi, dévider avec volubilité leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup d'œil ! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé, en voyant dans ce vaste tableau la réunion de toutes les cultures, le contraste de toutes les couleurs, le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux ; tout le printemps qui finit, et tout l'été qui commence ; ces lointains qui unissent la terre et les cieux ; ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés ; cette

vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts ; cette neige éclatante dont leur sommet étincelle ; et au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès, qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruines, s'élèvent, et semblent découper l'horizon !

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré où je suis assis maintenant ; seul, et me sentant seul, du papier et une plume auprès de moi ; le ciel le plus pur sur ma tête ; à droite, à gauche les arbustes les plus rians et les plus sombres ; tandis que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre montant hardiment en colonne, porte sur son brillant sommet de pourpre des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'aperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus, c'est Apollon, c'est un Faune. Toi qui te caches au milieu des myrtes, comment te méconnaître, Amour ?

Voilà aussi des inscriptions funéraires

gravées sur des tablettes de marbre, qui sont incrustées dans le mur :

A un père et à une mère qui m'ont aimé.
A mon enfant.
A une sœur qui m'était chère.

Charmante retraite ! comme on est bien caché ici dans le sein même de la nature !

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne ? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphyrs qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils ont fait éclore aujourd'hui, enfin de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissellent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paraître en ce moment tous mes enfans ; les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère ; belle de ses vertus et de ses enfans, et

remplissant à la fois mon cœur de cris, de bonheur et de joie !

Que j'aurais de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanny*, *Adèle*, *Eléonore*, se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer sur la mousse et les fleurs les zéphyrs et les papillons !

Je prendrais un moment *Charles* avec moi ; je le menerais là bas sous ces lauriers, devant ces statues de *Brutus*, de *Caton* et de *Cicéron ;* et là je tâcherais d'échauffer un peu sa jeune âme en lui parlant avec ces marbres, des âmes de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable ! Ils sont à trois cents lieues de moi ; plusieurs mois encore nous séparent !...

Mais déjà la nuit s'avance ; il ne reste qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque ; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghèse ! d'autres ra-

conteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe; et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais surtout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur; suivez-moi au milieu des passions des hommes; au milieu des maux qu'ils endurent et des maux qu'ils font souffrir : écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de Saint-Pierre, c'est qu'il est impossible de trouver dans aucune langue des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient sur quatre cents colonnes majestueuses deux cents statues colossales ; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit : il a été

taillé en Egypte ; il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice : elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple ; entreprise par le génie de Léon X, qui desirait des chefs-d'œuvre de tous les beaux arts faire un chef-d'œuvre ; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican ; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé ; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie Triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'âme lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues,

de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme..., enfin dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres; mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout; c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage en partie de Michel-Ange! Il y a dans l'église de Saint-Pierre dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins pour le sentiment et le regard; il faut que le compas

les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple ! Tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu.... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrais qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât ; qu'elle fît tomber alors sur un auditoire de rois la parole souveraine du roi des rois, qui demanderait compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent en ce moment par eux sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'ai encore à vous dire un mot des Romaines ; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes : la figure, la galanterie et la parure ; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière dans l'art si étendu et si important de la parure ; dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'une et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir ; dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes ; dans

l'art enfin si savant et si coûteux d'aprêter complètement une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je ? le croira-t-on ? toutes les femmes, à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda, oui, toutes les femmes, à Rome, *portent perruque :* c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumée à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir deux fois dans une journée l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une

rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? De la gaze, des fleurs et de la frisure! et la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge! et elle leur a donné de la pudeur. — Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse?

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, est bien ancienne; Properce la reprochait à Cinthie il y a deux mille ans. Laissons Properce achever ma censure; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CINTHIE.

Sur son affectation à se parer.

Pourquoi donc depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux voit-on briller ton sein?
Pourquoi tous ces parfums, cette tresse élégante?
L'or qui luit sur l'azur de ta robe oudoyante?
Enfin, pourquoi ce fard? Chaque ornement, hélas!
Te dérobe une grâce et te coûte un appas.
Va, crois-moi, ta beauté pare assez ta figure.
L'Amour, qui va tout nu, n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs; dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau?

Au gré de nos pinceaux la rose rougit elle ?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruisselle.
L'arbrisier, pour fleurir, demande des déserts ;
Le pin suit la nature en montant dans les airs ;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces doux airs qu'il nous chante.

Cinthie, oh ! sans atours, sans diamans, sans or,
Phœbé plut à Pollux, Elaïre à Castor :
Idas, lorsqu'à Phœbus il disputait Marpesse,
Disputait la beauté, mais non pas la richesse ;
Et Pelops, que charmait la belle Ænomaüs,
Aimait un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisaient sans songer à séduire ;
On les voyait paraître, on les voyait sourire ;
Point d'art ! nul ornement ; seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutait sa rougeur.

Laisse donc là ton luxe, ô maîtresse adorée !
Plaît elle à son amant, une belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B..... , et puis du pape ; car c'est dans cet ordre-là qu'on les nomme.

Le C. de B..... a partout été à sa place, et presque toujours heureux : sur le Parnasse, avec les muses; à la cour, avec les rois; dans les boudoirs, avec les grâces; au Vatican, avec les papes; dans sa maison d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris dans son esprit ou son caractère les talens et les vertus qu'il lui fallait.

Sa maison est ouverte à tous les voya-

geurs de toutes les parties du monde ; il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avais ouï dire qu'on lui faisait de la peine quand on lui rappelait ses vers : cela pouvait être vrai avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux muses ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B..... parler de l'auteur des *Quatre Saisons* et de l'abbé de B..... de très-bonne grâce, et même avec connaissance.

Le C. de B..... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte ; et il ne croit jamais avoir fait les mots heureux qu'il redit..

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli ; je ne le crois pas : je pense qu'il use seulement quelquefois du privilége que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit ; qu'il se

dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer, à peu près comme ces braves qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paraît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention : sa naissance, ses succès, son chapeau, semblent n'être à ses regards que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche, se retire content; il est si juste ! Tout ce qui l'environne est heureux; il est si bon !

A l'égard du pape, il va baiser tous les jours les pieds de S. Pierre; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines; il fait dessécher les marais Pontins; il enrichit le musée de Clément XIV; il épure sa législation criminelle; son neveu même a perdu un procès immense : jaloux de gouverner par lui-même, jaloux surtout qu'on le croie, il vient cependant de prendre pour premier ministre un homme du premier mérite : voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains : leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de Saint-Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à Saint-Onuphre ? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur ; c'est-à-dire, contempler la cendre de cet immortel poète que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la Jérusalem délivrée à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau ; qui, après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les

fers, traité, tour à tour, comme un homme de génie ou comme un fou, tout à coup, vers le terme de sa carrière, se vit appelé, par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au Capitole ; mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement au Capitole, dans le couvent de Saint-Onuphre.

Voici une inscription digne du Tasse.

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT.

Ici gissent les os du Tasse.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument.

HOC NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERUNT.

Afin qu'on sût où était le Tasse,
les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savaient donc le prix d'un grand homme !

On prétendit que le Tasse était devenu fou ; mais jamais il n'eut d'autre folie

qu'une sensibilité extrême et qu'un génie supérieur. De tout temps il a existé de ces grands et de ces hommes médiocres, qui, pour se dérober à l'admiration et aux regards dus aux grands hommes, osent appeler la sensibilité, de la folie, et le génie, de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avait tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrède, écrivait furtivement au fond d'un cachot, chargée de fers : *Ce n'est pas assez d'être exilé, banni, emprisonné même; d'être livré à la maladie, à la solitude et au silence; ils m'ont encore défendu d'écrire.* Que cette plainte du Tasse est touchante ! — Que cette rigueur était horrible ! — On avait défendu au Tasse d'écrire.

Hommes médiocres, telle fut la destinée du Tasse ! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que partout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés, toutes les semaines, à un sermon, durant lequel un missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire, de coups de bâton.

Tout Juif qui n'assiste pas aux sermons, paie une amende.

Un Juif a-t-il une fois laissé échapper de sa bouche, *je veux me faire chrétien*, il est soudain envoyé pour deux

ans aux cathécumènes : et montrât-il dans la suite les plus grands regrets, tant pis pour lui; il faut qu'il achève son temps.

On pense bien que les Juifs à Rome sont dans la plus grande misère : leur misère touche immédiatement, d'un côté, à la conversion, et, de l'autre côté, à la mort.

Chose étrange ! On persécute les Juifs d'embrasser le christianisme, afin de l'accroître ; et si la persécution réussissait, le christianisme serait détruit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du Juif.

On demande : quand les Juifs se convertiront-ils donc au christianisme ? Je demande : quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance ?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de Dieu ?

Malheureux ! vous vous plaignez incessamment du sort, du ciel, des hommes et des rois ! Pensez aux Juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies religieuses sont très-fréquentes à Rome, mais elles n'ont aucun intérêt : elle sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la Fête-Dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collégiales, sont actuellement dans Saint-Pierre, et la procession s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! Ce sont des flots de peuple qui entrent sans cesse, et des flots de peuple qui sortent sans cesse; des dévots qui, empressés autour

des pieds de saint Pierre, se disputent le bonheur de les baiser ; des personnes de tout sexe et de tout âge agenouillées devant des confessionnaux remplis de moines, et recevant, au bout d'une grande gaule, l'absolution des péchés véniels, que les moines secouent sur leurs têtes ; des bandes de jeunes gens et de jeunes filles errant de tombeaux en tombeaux, en folâtrant et parlant d'amour ; des Anglais mesurant gravement quelques piliers; des Français qui voltigent et qui plaisantent ; des Allemands étonnés de trouver, sur des portes de bronze de la première église du monde, les tableaux les plus lascifs ; à travers une haie d'abbés qui s'arrêtent, se courbent vers la terre, et flattent des cardinaux qui passent, dressent la tête et protègent ; enfin des mendians qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicatesse, poursuivent les regards de nudités et de plaies. Cependant le signal de la marche est donné : voilà de sales pénitens qui défilent, et puis des moines sales, et puis des curés

sales, et puis mille sales personnes du peuple, vêtues de sales soutanes, portant chacune un flambeau, et excitant partout, sur leur passage, par leur acoutrement grotesque, une risée universelle : enfin voici les prélats, les cardinaux et le pape. Le pape trouve, au bas de l'escalier d'une galerie, son état militaire qui le reçoit, et le Saint-Sacrement qui l'attend : soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs, le pape et le souverain se mêlent ; la couronne et la tiare se confondent, le pontife-roi monte sur une estrade, s'assied devant le Saint-Sacrement, et cependant, par sa posture et la manière dont les ornemens sont arrangés, paraît être à genoux : une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, le portent : le pape s'avance ainsi, tenant le Saint-Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraiment majestueux et vénérable ; tandis que le peuple murmure : *Voyez comme le pape a bonne mine !* — Tout l'état militaire

suit à pied ou à cheval. — La procession est rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel : le pape descend, traverse, monte, dépose le Saint-Sacrement, se met à genoux, se lève, donne la bénédiction. — Tout est fini.

Une procession de ce genre, en France ; a meilleure mine : le recueillement du moins l'accompagne et la pare. A peine ici rencontre-t-on dans la foule des prélats et des cardinaux, quelques visages et quelques contenances qui respirent et inspirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève au milieu de ce peuple aucun modèle de beau idéal que l'imagination, la raison et le sentiment, puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes, puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de myrtes, de jeunes vierges

parées de fleurs, des augures, des flamines, des vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse des triomphateurs du monde, accompagnaient en longues robes flottantes où brillaient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des timbales, les statues solennelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que traînaient des léopards et des lions, descendaient majestueusement du Capitole, et, suivies de la foule du peuple-roi, où des rois étaient confondus, s'avançaient à travers les rues de la capitale de l'univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au champ de Mars, ou au *Forum*, ou au Panthéon, et s'avançant ainsi au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la religion romaine, semblaient être les dieux eux-mêmes, dont elles étaient les images, descendant en personne de l'olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes !

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques, à moins que le voile ne soit transparent, et les ornemens peu nombreux (1). La vérité ne doit se cacher qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisane ou en coquette, uniquement pour avertir, ou arrêter le regard, et non pas pour le séduire.

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies.

Voici le premier.

---

(1) Cette idée a été très-heureusement rendue par M. Lemierre, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillans.

L'allégorie habite un palais diaphane.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table. A sa droite, un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit et médite : à sa gauche, un jeune homme, couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guitare, tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de grâces entr'ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme ?

Voici le second tableau, qui sert de pendant au premier.

Une petite fille assise par terre, joue, d'un air très-sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille ; tout auprès, une jeune beauté debout, se regarde avec complaisance dans un miroir, et se pare ; à ses côtés, coiffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas ; plus loin, à

moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnaître là les quatre âges de la vie de la femme ?

LETTRE XCIII.

A Naples.

Voir *Naples*, disent les Napolitains, *et puis mourir*, Et moi je dis : *Voir Naples, et puis vivre.*

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée. Affreux Tibère !

Deux chaînes de coteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces coteaux est également

favorisé de la nature et des arts. Si celui-ci étale *Portici*, *Herculanum*, *Pompeïa*, une foule de maisons de campagne, celui-là étale la belle promenade et le beau quai de *Kiaïa*, la *Villa Reale* et une multitude de palais.

Sur l'un de ces coteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve ; mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces coteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette île de Caprée qui la termine, et enfin ce brillant soleil, qui tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe.... Tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé à Naples ses *Géorgiques ;* que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge,

l'ont appelée *Parthenope* : je conçois enfin qu'ils lui ont donné le surnom d'*Oisive*. Eh ! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre ?

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie un jour à je ne sais quel roi de Naples de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière, et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eau aux environs,

point de chemin facile pour les voitures, que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux : on établit un médailler dans une salle; et voilà le château devenu musée. Vous riez ! Avez-vous fini le Louvre ?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériterait guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien et quelques tableaux du Corrège qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai, mais c'est toujours la même femme que le Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avait-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avait-il aimé qu'une ? Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la des-

siner plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs dessins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine ; c'est l'œil lui-même ; et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire et par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complète, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel, ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés !

Mais le Titien saisissait beaucoup mieux le corps que l'âme. Il entendait peu la langue des passions, et savait mal la parler.

La nature avait réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège ! comme il entendait particulièrement la tendresse ! C'est sur cet aimable affection qu'il versait, pour ainsi dire, toutes les autres ; elle en était comme le fond. On dirait que

tous les personnages qu'il a introduits dans ces tableaux, ou aimaient, ou avaient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant ! avec quelle vérité sourit cette jeune fille ! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien) s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos, ne voyez-vous pas une âme tendre ? Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une âme amoureuse ?

Je voudrais baiser ce joli enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège ; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travaillait *de cœur*. Il ne composait pas, il exprimait. Peindre, pour lui, c'était aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de Sainte-Catherine, de la Vierge, et de l'Enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante fille? Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux! C'est bien son cœur qui joint ses mains! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre dans aucune langue ces deux sourires?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies! le regard passe avec dédain; il ne peut s'arrêter que devant la Madelaine du Gnide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages! les beaux et célestes visages! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres et sur le front de la jeune Rachel. Il serait dangereux, pour l'innocence, de voir trop longtemps ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un Amour du Gnide, qui est nu, qui dort, qui est charmant;

et tout auprès (suivant un usage des anciens) une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maitre, et, dans quelques-uns, son âme.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *Charité*, par le Schidone.

Que de grâce et de bonté dans la jeune femme qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pains ! Quelle attention et quelle joie dans les enfans !

Je n'aime point la Vénus du Carrache ; je n'aime point sa mort de Tancrède ; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien ; il fallait les traiter en poète.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les Amours, pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel ! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser pour les bien rendre ; il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus : un entre autres contenant l'office de la Vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain *Clovio*. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses, qui ont trois siècles : un enfant tâcherait d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux; il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts, en usage à Otaïti, surtout une flûte dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles en cuivre et en or est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence : elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison, qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer entre elles les années qui les séparent. Ces médailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles surtout est frappante ; elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avait armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse ? Sur le plus petit de ces camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru avec intérêt une collection en 16 vol. *in-fol.* des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE LCV.

A Naples

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélerinage sur la montagne de *Pausilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau ; je m'y suis assis sur des fleurs : j'ai récité l'églogue de *Gallus ;* j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Énéïde ; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris ; j'ai coupé une branche de laurier, et ensuite je suis descendu, plein des sentimens que ce lieu doit faire éclore dans

toutes les âmes qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte de Pausilippe, c'est-à-dire, un chemin de cinq cents toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance ! Ce chemin est pavé de laves; il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup une montagne énorme ouvre ses flancs; et au milieu de coteaux noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain; là des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du

Chien ; partout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense ; enfin au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac ; le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers ; le lac d'Agnano qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de Saint-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le genre ou le degré de la maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avais peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûlait la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du Chien ; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avait amené un chien. A peine avait-il ouvert la grotte que le malheureux voulut fuir ; mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'en cet endroit exhale la terre, commença a agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions : il avait perdu le mouvement ; il expirait. On le traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi ; tiré à deux pouces de terre, il a parti : ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords ; j'ai regardé les flots ; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer que je venais de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon ! Le ciel était parfaitement beau ; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissaient l'azur. J'aimais à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincelaient !

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres qui iront à Naples : « Ne manquez » pas d'aller vous asseoir sur les bords » du lac d'Agnano. »

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs ; mais pour sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui au-dessus de sa tête fume, et la mer qui à ses pieds bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer, menacent tous les trois d'engloutir Portici ; le Vésuve, dans ses laves ; la mer, dans ses flots ; Herculanum, au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu pour quelques statues de marbre qui décorent son péristile, surtout pour les statues équestres des deux Balbus, monumens de la reconnaissance ou de la flatterie ; car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je ne sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils : il est placé naturellement à cheval; mais il a une figure ignoble ; mais il se tient en paysan; mais le cheval, qui est de marbre, paraît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse dans le second de ces cabinets. (1)

---

(1) M. le chevalier de Non, ci-devant chargé des

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avaient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornemens, toutes les formes des lampes sont animées de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plu, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué entre autres celle-ci : A l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre ; il a déjà perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches; à toutes ses branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes

---

affaires de France à Naples a fait aussi une collection très-précieuse de vases antiques. On connaît le goût, les talens et les connaissances de cet amateur des arts.

ciselées avec un art, avec une élégance admirables.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candelabres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium;* surtout dans un trépied formé par trois satyres, qui portent sur leur tête une large cuvette; ils respirent : c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté à peu près les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion, offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avais jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles où l'on recueillait les larmes qui avaient coulé sur les tombeaux.

On les ferait aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avaient outré tout; la nature était pour eux trop étroite; ils tâchaient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui était la première idée romaine, avait donné le ton à toutes les autres; il fallait bien que toutes les autres fussent exagérées pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne serait surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de l'huile, du vin; comme aussi des réchauds, avec leurs charbons et leurs cendres?

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés qui gardent dans cet état les pen-

sées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé tout juste ce qu'il fallait de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là ? Comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu ?

Le moyen a été trouvé, mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement avec une lenteur et une précaution infinies, chaque couche de cendres; et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache : elle reçoit une ligne, et puis une autre, quelquefois au bout d'un mois elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence !

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée ; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable surtout à un *faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs : ils sont tout nus ; ils vont lutter : on a peur ; car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux l'amour forma vos charmes.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïque trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre ; ce sont des fragmens d'un enduit de cendre, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, pres-

sées et durcies par le temps autour de son corps, l'ont pris et moulé parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein ; il est d'une beauté parfaite ; l'autre, une épaule ; l'autre, une portion de la taille : ils nous révèlent de concert que cette femme était jeune, qu'elle était grande, qu'elle était bien faite, et même qu'elle fuyait en chemise ; car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompéia à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite de tous les côtés, surtout depuis un petit bourg qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! comme elles sont bien cultivées ! Les charmantes maisons semées çà et là ! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux, qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudrait s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes et murmurent; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons et murmurent : on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire à midi la fraîcheur du soir : l'été ici ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison située au haut de la montagne ? A des moines. Et celle-ci, sur le penchant ? A des moines. Et cette autre au pied du coteau ? A des moines. — Les moines possèdent donc Salerne ?

Il y a dix couvens de moines, cinq paroisses, un évêché, deux séminaires,

un chapitre et dix mille âmes à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs : toutes les maisons en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux : seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnnes.

On admire encore dans l'église des bas-reliefs : l'un d'eux représente la mort d'Adonis ; un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs qui environnent l'autel sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri, on dirait qu'il y a eu là, pendant quelque temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai

vu deux misérables coureurs devant un misérable carrosse, attelé à deux misérables chevaux qui traînaient deux misérables gentilshommes.

La misère fardée de luxe est effroyable.

LETTRE XCVIII.

A Pœstum, sur le fronton d'un temple.

Non, je ne suis point à *Pœstum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi pour habitation un si horrible désert, n'ont bâti de villes au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses qui fleurissent encore dans les vers de Virgile (1). Montrez-moi des bains

(1) *Biferique rosaria Pæsti.*

d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre; offrez-moi partout la volupté, l'élégance et l'amour; et vous pourrez me faire croire alors que je suis à *Pœstum*.

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur le débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans!

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans!

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone?

Les colonnes grecques n'avaient pas coutume d'écraser le sol; elles montaient avec légèreté dans les airs; elles s'élancaient; celles-ci au contraire s'affaissent avec pesanteur sur la terre; elles tombent. Les colonnes grecques avaient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyait toujours; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de la-

quelle les yeux ne sauraient tourner : nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvre. Lorsqu'elle a construit ces piliers, elle cherchait encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés, ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés : l'imagination peut suppléer presque toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule ; et tout à coup voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois : j'approche à travers les herbes, je

monte sur le socle d'une colonne ou sur les débris d'un fronton; une nuée de corbeaux prend son vol; des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire; la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe : cependant un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit des sons d'un chalumeau le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage : il n'y a pas quarante ans qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines; il les trouva.

Aujourd'hui Pœstum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs français, anglais, russes, et non par des Napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille si tôt quitter ces lieux; qu'il faille déjà finir cette lettre! Mais la chaleur est extrême; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrais pourtant bien recueillir et remporter dans

mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse puiser encore, dans cette solitude, dans ce désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur qui me charme. — oui, j'aime à reculer de deux mille ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque et parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'avais été coucher en quittant *Pœstum.*

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples : il était traîné par un seul cheval. J'ai fait en deux jours et demi cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir

le cabinet des peintures antiques et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non seulement de cendres comme Pompeïa, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize siècles. Le hasard qui, avec le génie, a seul le privilége de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre, à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer longtemps dans les corridors d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence est immense.

On admire en passant la solidité et la masse de ce grand monument, bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène ; à chaque coin on voit un piédestal, avec cette inscription :

Claudio et Papirio consulibus Herculanenses posuere post mortem.

C'est exactement l'inscription : *A Louis* XIV *après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompeia* et de *Stabia*, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre, sont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs ?

Les ornemens sont véritablement des ornemens ; car à peine en sont-ils. On les prendrait la plupart pour des jeux du goût de Raphaël ; quelques-uns pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit chariot traîné par deux abeilles : un papillon est assis sur le siége en cocher ; il tient les rênes avec ses pattes.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième, chargé d'une aiguière entrelacée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire, fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — Un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grâce et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant entre ses bras un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin, que lui présente d'un air tendre, pardessus la tête d'un vieillard, une fille char-

mante. — Enfin un jeune homme, tandis que lui parle en souriant une jeune beauté, suit d'un regard amoureux sur ses lèvres le sourire et la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon qu'un sentiment.

LETTRE C.

Au sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée pour constater mon voyage; pour rappeler un jour à ceux de mes enfans qui viendraient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Resina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *stabat* immortel et sa mort.

Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense.

Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples; mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là.

Quoique arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avait prescrites la nature, et souvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des monceaux de scorie qui s'écroulaient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont;

derrière moi le soleil, précipité au-delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourans la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que, sur l'île de Caprée, la lune à l'horizon paraissait; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abyme gronde; déjà il vomit

dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feux : ce sont des millions d'étincelles ; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent : en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abyme tout à coup se referme ; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie : cependant la lave s'élève sur les bords du cratère ; elle se gonfle, elle bouillonne, coule.... et sillonne en longs ruisseaux de feu les flancs noirs de la montagne.

J'étais vraiment en extase. Ce désert ! cette hauteur ! cette nuit ! ce mont enflammé ! et j'étais là !

J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans.

Mais le vent qui soufflait avec impétuosité m'avait déjà glacé ; je descendis : avec quel chagrin ! il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier !

Adieu, Vésuve; adieu, lave; adieu, flamme dont resplendit et se couronne ce profond abyme! Adieu enfin, mont si redoutable et si peu redouté! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment où mes enfans y seront!

Mes guides avaient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes: je roulai si vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avais mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre, à l'endroit où j'avais quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglais qui montaient au cratère: nous nous arrêtâmes; nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et du son de nos voix ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu, et je poursuivis ma route. Enfin j'arrivai à Portici bien harassé; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais à six heures du matin je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie, et sa lave devant mon imagination. Mon âme frémissait encore de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole, ne sauraient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

Voici quelques aperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les états civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond ; elle est aussi peu différente dans les formes ; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis longtemps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont partout changé

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auraient pas moins besoin que les monnaies, d'être de temps en temps refondues; mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais; on vit de peu, on vit longtemps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire; les Apennins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages; la cendre du Vésuve, de fruits et de blé : on est vêtu du climat.

On vit de peu : en effet, point de travail et beaucoup de sommeil.

On vit longtemps : à Naples, la so-

briété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vîte en France, où sans cesse les travaux, les passions et la misère, la fatiguent. D'ailleurs les maladies ici sont très-rares; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës; et puis, presque partout des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

La végétation humaine a donc à Naples toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples : on la voit. Partout on fend la foule; partout on craint d'écraser un enfant; les places, les rues, les boutiques, les maisons, semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses, et surtout de petites calèches qui ne vont pas, mais qui volent,

Cependant il arrive dans les rues fort peu d'accidens.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque le soir vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés par la multitude des coureurs devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le climat a ici toute son influence ; ici règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil, c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait de tout ce qui ne peut se faire, sans un certain degré de tension dans la fibre, comme il y a des voix qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion : c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met rarement à genoux dans les églises. On n'y va que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique, lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire ici ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde hautement en trafique.

On se trompe à Naples avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin.* Ailleurs, c'est un combat *au plus fort.*

On avoue ici qu'on a trompé, et on s'en vante, comme on avoue et on se vante ailleurs qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires; on y médite à chaque pas, comme à chaque coup aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles, on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion; on l'aime comme une sorte de jeu : on plaide pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité parait aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempérament : l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir : les vertus sont des impuissances; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect

de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe bientôt au second.

La vengeance ici est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin! une femme n'est qu'un meuble; un amant n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans, mais ses petits; et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés; on leur en vend. D'abord ils en font des jouets, ensuite des esclaves, à la fin des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude; l'amitié, que de l'espérance; la reconnaissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics, sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent en baillant la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu; et, une heure avant la nuit, on se lève, on se rhabille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor et remplit la ville. La profession ici de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carrosse, la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle Kiaia*, ou le long de la côte de Brésilique ; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir dans les rues à pied : il serait déshonoré.

On reste à l'opéra, ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages ni joie, ni plaisir, ni contentement ; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire ; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche ; cela suffit au bien être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable ; on n'en a pas la force. La nature ici n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là, *Lazaroni*.

Les Lazaroni ne font pas de classe à

part ; il y en a dans tous les états : ce sont tout simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh ! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler ?

Quand un *Lazaroni* a gagné pendant quelques heures de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne : il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués à la fois par le climat, l'éducation et les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes : ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Les beaux arts ne sont plus connus à Naples ; si vous en exceptez pourtant la musique ; car, dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix ; on la cultive à l'envi. Des lois, des bulles et la nature, ont défendu, mais en vain, de pousser par la castration jusqu'au *si naturel* la voix de l'homme : ce son-là est ici payé si cher ! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former sont si honorés ! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore de grands hommes ; ce sont des castrats.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts mécaniques manquent ici des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûterait une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture, sont dans la main des étrangers.

Cependant les nationaux commencent depuis peu de temps à s'en mêler. On attend dans ce moment le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais comment se fait-il qu'un petit état puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles,

et d'une armée de trente mille gens de justice ?

La mer, le climet et le sol, résolvent ce problême : le climat, en réduisant tous les besoins ; la mer, en apportant de tous côtés ses coquillages et ses poissons ; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'est labourer.

Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve ; elle le serait bien davantage si elle était, non pas sollicitée, mais aidée.

Ce devrait être l'œuvre du gouvernement ; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat sans doute pousse ici l'espèce humaine à la paresse ; mais pas avec assez de violence pour que des influences morales et politiques ne puissent la retenir et la repousser au travail.

On pourrait, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourrait, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avaient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples ; le climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste et la lecture d'Homère, ont produit l'Énéïde.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la

peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, l'*instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'univers; les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et surtout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très-peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples, point de soldats, peu d'enfans-trouvés. La vie y est si facile! elle y est si naturelle!

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques, mais elles n'ont rien qui les distingue ; elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que partout ailleurs ; elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession, ni un art.

On n'a encore à Naples rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout à l'heure du corps humain.

Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe, ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons; mais surtout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas; c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées

n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société; suivant que, dans ses commencemens, les forces y sont plus ou moins divisées, car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les coteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

C'est surtout en Sicile que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchait que les véritables souverains, c'étaient les barons : on priait pour les barons à la messe.

Le marquis de Caraccioli, vice-roi

actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout pour opprimer et détruire; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leur vice-roi aimait la chasse : pour le malheur des

habitans de la petite île de *Procida*, il vint des faisans dans cette île : aussitôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquaient impunément les enfans dans leur berceau. Ils rongeaient le nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères ? Les mères pleurèrent ; — et les maris, ils se plaignirent ! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement le vice-roi mourut ; et dans l'île de *Procida* il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de ***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai. Ils priaient Dieu (c'était leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches ! que n'endurcissaient-il le leur ! ou plutôt que ne l'avaient-ils plus tendre pour leurs enfans !

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les princes la tyrannie ?

LETTRE CV.

A Naples.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvait encore rien pour protéger et créer.

Que peut, en effet un monarque avec des revenus très-modiques, avec un peuple ignorant, avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle et telle chose : elle finit où il innove.

D'ailleurs cette soumission du peuple étant moins une oppression qu'une mol-

lesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien; il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des baïonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les desirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer?

Aussi a-t-on essayé vainement un grand nombre de changemens dans l'administration générale : les instrumens qu'on emploie sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici en établissemens, elle l'a fait; elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement au monde mieux organisé.... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait, ainsi

que l'ordre civil : tous les deux des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt ; mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion ; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient ! Les princes n'aiment pas les résistances ; mais on ne peut cependant s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est faible ici pour faire le bien, elle est très-puissante pour faire le mal ; elle exile, elle dépossède, elle impose à volonté. Que dis-je ? les impôts ne sont ici que des contributions : on les exige.

L'autorité ne laisse guère finir les procès ; car qui peut tout ne veut jamais rien.

Une chose cependant modère le despotisme des ordres ; c'est la contrariété des ordres : au milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre, et n'exécute rien à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre ; chacun se sert du roi tour-à-tour : quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A Naples.

Suite de la précédente.

Avec ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique

de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne ; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples ?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane ; ils se sont embarqués pour Livourne : il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies ? Celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine, la grande marine ici est inutile ; mais M..... qui est à la tête de ce département, voudrait pouvoir dire aux Anglais, comme en France le maréchal de Cas....., *notre marine ;* et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit dans ce moment un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin ; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée, quel luxe !

Le commerce du moins est-il bien administré ? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G..... ; il faut donc que chacun d'eux soit payé ; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G..... est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A Naples.

Suite de la précédente.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse c'est sans contredit celle de la justice.

Il y a trop peu ici de ce qu'il y a beaucoup trop en France ; de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt et un.

Ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appelé la *vicairie*, et un tribunal suprême, appelé la *chambre royale*.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de juridiction

avant d'arrlver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait ; c'est que le roi les paie ; c'est qu'ils sont en petit nombre ; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étaient accoutumés à gagner beaucoup ; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France ; nulle part elle ne se sent davantage.

Mais en France la vénalité des charges! me dit un avocat napolitain. — Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches ; et malheur aux monarchies où ils peuvent être pris parmi les pauvres ! Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran.

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite, et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre tour à tour l'éventail, le mouchoir et le bouquet qu'ils ont chacun devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès à haute voix; mais les juges ne l'écoutent pas; car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public et on recommence le rapport : les juges alors écoutent, et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres, ils balaient toutes les antichambres; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens : ils font pitié.

Ils ne font pas corps entre eux; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend or-

dinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont à présent quatre-vingts ans ; l'un d'eux, quatre-vingt quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi ; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure uniquement formée d'une jurisprudence douteuse et des ordres arbitraires du roi.

Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu ; et nulle vertu,

car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une susupériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange ! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despo-

tique ; mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel qui n'a pas de volonté?* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup ; par conséquent légèrement : mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais, du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais en revanche, un supplice terrible ; c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans ; les trois quarts y périssent ; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour

autoriser une condamnation capitale ; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière ; on lui ôte jusqu'à la paille : le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant, trois ou quatre spectres à longue barbe, les yeux caves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour qui m'éclairait à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi.... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée ; ils étaient ensevelis là depuis plus de dix ans. — J'ai été tenté de leur crier : *vivez-vous* ?

Un d'eux s'est avancé d'un air furieux, et s'est écrié : *Non, je n'ai point assassiné mon père.* Il avait assassiné son père ; mais il n'avait pas avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme pendant trois jours de suite avant l'exécution,

dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de sa mort : elle est bien longue ! quel supplice ! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre. (1)

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux lois de Naples ; elles donnent un défenseur aux accusés ; c'est un magistrat : on l'appelle l'avocat des pauvres ; mais il ne communique qu'avec le procés, et non avec l'accusé ; il n'est pas non plus à son choix. Nulle part la justice criminelle n'est entièrement généreuse. Que dis-je ? Souvent dans ses duels avec les accusés, elle qui punit l'assassinat, les

---

(1) Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois pour les exécutions à mort ; mais, en respectant les intentions et l'opinion du gouvernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

assassine. Il est bien à désirer que partout on la réforme.

Quels tyrans que les mauvaises lois, et surtout les mauvaises lois criminelles!

LETTRE CVIII.

A Naples

Suite de la précédente.

Je n'ai point parlé jusqu'ici du gouvernement de la Sicile, qui est sous des lois, sous des mœurs, sous une administration absolument différente.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissait autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-d'œuvre de tous les beaux arts, est abandonnée depuis des siècles à des vice-rois et à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui a envoyé depuis peu pour vice-roi le marquis de Caraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus avec le fer, et ils n'en repoussent que plus vigoureux : il devrait se servir du temps; mais il est pressé de jouir; sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés à Naples comme des étrangers; à la cour, comme des ennemis.

On croit que les vexer, c'est les gouverner; on croit qu'il faut en faire des esclaves soumis, pour en faire des sujets fidèles.

En tout, la Sicile est regardée par le ministère comme une excroissance incommode; la cour ne voit que Naples : les grandes capitales sont au pied des trônes comme de hautes montagnes devant les provinces.

Mais comment, avec si peu de police, avec une si mauvaise législation, avec une administration pareille, les choses à Naples vont-elles encore?

La nature humaine ne fait pas le mal

pour faire du mal, mais pour se procurer le bien : or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal que dans les autres pays : un bonheur négatif suffit dans les pays chauds ; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les pays chauds, il suffit au desir du bien-être de ne pas souffrir ; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie des délits graves est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà en partie ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat à Naples fait la police ; comme à Rome le couteau ; et l'espionnage à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'attache depuis peu à bien gouverner.

La reine passe pour avoir autant d'esprit que de grâces, et elle a beaucoup de grâces.

Si ces souverains ont commis des fautes

dans le commencement, ils ne sont que trop excusables, abandonnés dès l'âge de quinze ans à la jeunesse et au trône, ils sortaient des mains de vieux ministres espagnols, qui leur apprenaient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter; qui leur dérobaient leur règne.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrais-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés, tant l'illusion est complète.

Quels beaux caractères de tête! Je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de

ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvre de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai; mais il est très-vigoureux: on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances: il prodigue la lumière de l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ailleurs, le serait assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paraît penser ainsi; car il le met de temps en temps à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui représente Héliodore chassé du temple? Il est immense; car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *Giesu nuovo;* mais que cette composition est confuse! Nul choix, nul effet, aucun intérêt: ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les

camps, et mourut dans un couvent! qui composa, en vers empruntés à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme sur l'enfantement de la Vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire!

Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
Sincerus (1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui? lui, Sannazar, aussi près de Virgile par son tombeau que par son poëme.

Voilà ce que fait la manie du bel esprit, et l'affectation de l'antithèse. Que de vérités elles immolent! que de monstres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar et Virgile.

Je vous parlerais des catacombes de Naples, si je ne vous avais parlé des catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

---

(1) C'est le surnom de Sannazar.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier ; elle ne se fait pas dans cette saison, elle y est trop naturelle : je vous dirai seulement que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité ; il cessera, dit-on, bientôt tout à fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un seul miracle : l'univers.

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait hier toute la journée un temps affreux ; je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples ou ses environs ; mais, pour vous en dédommager autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne que ce poète

avait composée pour les *Céréales*, ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES.

Pasteurs, faites silence, écoutez tous mes chants.
Le voici l'heureux jour où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus; viens, Cérès; venez tous deux parés,
Bacchus, de pampre vert; Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grâce à la terre;
Que libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose en ruminant le bœuf orné de fleurs:
Et toi-même, ô bergère! en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès: mais loin d'elle en ce jour
Quiconque aura veillé dans les bras de l'Amour?
Cérès veut un cœur chaste, elle veut des mains pures;
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant vers l'autel, où brille un feu sacré,
D'enfans ceints de festons l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! dieux! voilà nos domaines!
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid aquilon, que l'auster pluvieux,
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux,
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes:

Que la jeune Promone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau, faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or!
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie!
Oh! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente et le chien complaisant
Ne point hâter le pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont exaucés! Au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grâces, ô dieux! nos guérets sont sauvés!
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule.... et buvez.

Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous; moi je vais, dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.

Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phébus préside aux jours, Phébé préside aux nuits:
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits;
Palès régne aux vallons, et Cérès dans les plaines;
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines;
Chaque faune a ses bois, chaque nymphe a ses eaux;
Un dieu léger s'enfuit sur les légers ruisseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie;
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie;
L'osier avec le chaume, en cabane tressé,
Le fer, en soc tranchant dans la terre enfoncé;
Le tremblant charriot, qui sur son axe crie.
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà de nos aïeux le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille:

Tout prospère, tout rit. A travers le vallon,
Où croissait le chardon, la rose s'ouvre et brille.
L'eau court en murmurant abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne ;
Puis des feux du soleil le raisin tout brillant
Promet au vendangeur un nectar petillant.
Bacchus paraît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même jadis
Avait servi de pâtre aux crédules brébis.
Pomone ensuite arrive ; et, riante et vermeille,
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.
D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux fredonna quelque son :
Bientôt, en temps réglés, la voix avec aisance
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence :
Enfin, par sept tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques ;
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa des pipeaux,
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brébis de sa toison pesante.
Alors tout s'empressa pour servir nos besoins :
Le sexe eut des travaux, et l'enfance des soins.
Du haut de la quenouille alors la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive en fil léger au fuseau qui l'attend ;

Le fuseau la rassemble et s'enfuit en roulant.
C'est alors, nous dit-on, que l'amour prit naissance ;

Au milieu des troupeaux il passa son enfance.
Un jour il essaya (qu'il l'appril aisément !)
A tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord au fond d'un bois sa flèche encor peu sûre
Poursuit les cerfs errans, qu'il frappe à l'aventure ;
Mais, voulant s'illustrer par de plus nobles coups
Il quitta les forêts et vint vivre avec nous.
Il vise à tout moment au cœur léger des belles ;
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles ;
Et s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible ! il aime à le percer.
C'est par son ordre encor que la jeune Clycère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,
D'un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre, étudie un chemin ;
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie en pleurant sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit d'un œil irrité !
Heureux celui qu'Amour d'un sourire a flatté !

Accours donc, Dieu puissant ! prends place à cette table,
Sans traits et sans flambeau, sans ton arc redoutable ;
Nu, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous ;
Tout haut pour vos troupeaux, et puis tout bas pour vous.
Pour vous aussi tout haut ; car la flûte résonne,
Et la foule en tumulte autour de vous bourdonne.
Dansez, chantez, buvez ; hâtez-vous, Phébé luit ;
Des astres amoureux le chœur brillant la suit ;
Et déjà le Sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un Songe appuyé, d'un pied douteux s'avance.

LETTRE CXI.

A Naples.

J'AI vu, dans l'église de Saint-Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé dès l'âge de sept ans à Jeanne Ière., et victime, à dix-huit, au milieu de sa cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut conseillé par l'amour, hasardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé par la politique, et justifié, à prix d'or, par un pape; mais auquel jamais ne pardonna ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; et, pendant quarante ans, poursuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui enfin, blanchie dans le malheur et le remords,

tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de ces quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint-Janvier, elle le transporta la nuit dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'inhuma furtivement, et lui fit ériger dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

Puisque je vous ai parlé de Jeanne Ière., et du tombeau de son époux, c'est le lieu de vous parler aussi de Jeanne II, et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *san Giovani;* de ce Jean Caraccioli, dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir se dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de se fier trop à la dernière passion d'une

femme, et d'insulter grièvement une reine, en croyant ne quereller qu'une maîtresse; et, comme Essex, il rougit aussi l'échafaud d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvait tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Elisabeth, mourut, peu de temps après la mort de son amant, consumée d'amour et de regrets, devant cette tête adorée et sanglante que nuit et jour elle voyait.

En quittant ces tombeaux (c'était le soir, je fus me promener le long de la côte de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné aux flots qui le baignent et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'assis sur une pierre, et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiraient à mes pieds. Je ne saurais vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi; au souvenir de ces tombeaux, de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne,

à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élysien, à cette fraîcheur de la soirée, enfin à ce murmure des vagues qui accouraient vers moi, se brisaient, et retentissaient dans l'intérieur du palais; parmi ses ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

LETTRE CXII.

A Pompéia.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée, c'est-à-dire, à Pompeia.

Ses habitans dormaient. Tout à coup un vent s'élève, détache une portion de la cendre qui couvrait le sommet du Vé-

suve, et la pousse en tourbillon dans les airs sur Pompeia, elle fut ensevelie toute vivante en un quart d'heure, avec Herculanum, avec Sarente, avec une foule de villages et de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline.

Quel réveil pour les habitans! Ils maudirent sans doute mille fois le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudens, qui avaient bâti Pompeia au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre!

En vérité, les hommes ressemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après la refont.

La cendre couvrit Pompeia. Les descendans de ceux qui périrent dans cette cendre, y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étaient des vergers et des champs. Un jour on bêche, on enfonce la pioche plus avant : quelque chose résiste ; c'était une ville : Pompeia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller; mais, soit mauvaise administration, soit

indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ses ruines, aussitôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompeia, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un carré long de bâtimens qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé dans l'une un moulin qui servait aux soldats à moudre le blé pour faire du pain; dans celle-ci un moulin qui leur servait à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café; le second est formé de deux meules qu'on remue à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des

fers qui étaient encore attachés à la jambe d'un criminel ; dans une autre des monceaux d'ossemens ; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue ?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les charriots ont tracée en roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trottoirs qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitans ? On ne voit personne dans les boutiques ! personne dans la rue ! toutes les maisons sont ouvertes !

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé ; cette quantité prodigieuse d'instrumens de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet. C'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles

sont bien mal distribuées; tous les appartemens sont isolés; mais aussi quelle propreté, quelle élégance! Dans chacune, un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonnade carrée, et, au milieu, une citerne pour recueillir l'eau qui découle des toits; dans chacune, des thermes, des étuves, et partout des peintures à fresque du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages. Elles sont appuyées sur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troisième donne en haut sur une rue, et le premier donne en bas sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonnade autour du jardin est agréable; on peut s'y promener pendant le soleil; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'aperçois dans cette chambre? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils

ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant : son père et sa mère sont donc là ?

Remontons : le cœur ici n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on l'a laissé ouvert. Quel est ce dieu dans le fond de cette niche ? C'est le dieu du silence, qui, d'un signe de doigt, le commande, en montrant la déesse Isis dans le fond du *sacrarium*.

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeait la victime ; le sang coulait par cette rigole : il allait se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tombait sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifiaient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire ; il est bien étroit. Combien de colonnes ? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes aux deux coins de l'autel ? J'entends ; c'est par là que les imposteurs se glissaient pour aller, entre l'autel et la

muraille, faire parler la divinité. On t'a donc toujours trompé, pauvre peuple! Viens voir comme ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté : ils ont mangé des œufs frais; ils ont bu de bon vin.

Voici des inscriptions : *Popidi ambleati, Corelia celsa.* C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire, à ses prêtres : ses prêtres les appellent *picux*, singulier synonyme de *dupes*.

En sortant du temple d'*Isis*, je passe devant... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de Priape est tout près du temple d'Isis.

Les anciens avaient, sur cet objet, d'autres opinions, et par conséquent d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'*Aufidius*, car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venaient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'*Aufidius*, est charmante ; les peintures à fresques sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquans ! Avec quelle économie, et par conséquent quel goût on a distribué les figures dans les panneaux ! Flore elle-même a tressé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus ? cet *Adonis ?* dans ce bain, ce jeune Narcisse ? ici, ce charmant Mercure ? Il n'y a pas huit jours, sans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin, et autour du portique, cette cave carrée et couverte. Est-ce du Falerne que renferment ces *amphores ?* Combien le vin a-t-il de consuls ?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle : allons au théâtre couvert ; il est fermé. Allons au théâtre découvert ; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompeia.

LETTRE CXIII.

A Naples.

Quel dommage que ce pays soit si mal administré !

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser, quand on embrasse ce pays d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Yéronimites à Renella, soit du couvent des Chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria devant un chartreux : *Le bonheur est ici !* Oui, repartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella : quel tableau ! il est digne du

pinceau des Vernet, des Robert, des Delille, des Roucher, et des St.-Pierre : des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des coteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'univers, de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, les rayons les plus purs du soleil ! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent ou en retranchent, lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée ; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant à son tour le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches ! quels midis brillans ! quels soirs calmes et silencieux ! enfin quelles nuits amoureuses !

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

Dans mon avant-dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien, c'est-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterais à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune à Tacite, sur ce funeste événement. Mais puisque cette entreprise, mon cher fils, serait encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc, en abrégé, le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline, victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve. (1)

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre tout entière à l'avenir. Je vous rends grâces de votre intention. Sans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri avec des peuples, promettait à son nom l'immortalité ; sans doute ses ouvrages aussi l'en flattaient. Mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues! Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs! Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis

(1) Première éruption connue.

donc avec empressement à vos ordres, que j'aurais sollicités.

« Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte.

« Le 23 août, une heure environ après midi, comme il était sur son lit, occupé à étudier, après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Mon oncle se lève : il examine le prodige ; mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage montait du Vésuve. Il ressemblait à un grand pin; il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute un vent souterrain le poussait avec impétuosité, et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins chargé, ou de cailloux ou de cendres.

« Mon oncle fut étonné : il crut ce phénomène digne d'être examiné de près.

Vîte une galère, dit-il, et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain : je me couche; mais je ne pouvais dormir. Le tremblement de terre, qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes mêmes, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère; ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais, comme j'aurais fait dans ma chambre. Était-ce fermeté, était-ce imprudence ? Je l'ignore : j'étais si jeune (1) ! Dans le moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma

(1) Il n'avait alors que dix-huit ans.

mère sa sécurité ; à moi, mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit ; car la frayeur imite quelquefois la prudence.

« Sortis de la ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout moment, et repoussait fort loin la mer irritée qui retombait sur elle-même, tandis que devant nous s'avance des bornes de l'horizon un nuage noir, chargé de feux sombres, qui incessamment le déchirent et jaillissent en larges éclairs.

L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant ; et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquiéterions du nôtre ! — A ces mots, l'Espagnol part.

« Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe ; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère ; sauve-toi, tu le dois, et tu le peux, car tu es jeune : mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas la cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi qu'avec vous. — Je prends ma mère par la main, et je l'entraîne. — O mon fils, disait-elle en pleutant, je te retarde !

« Déjà la cendre commençait à tomber ; je tourne la tête : une épaisse fumée qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. Ma mère, quittons le grand chemin ; la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin, il était nuit, la nuit la plus noire. Alors ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots et avec les divers accens de la douleur : — *Mon*

père ! — Mon fils ! — Ma femme ! — On ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée ; celui-là le sort de ses proches : les uns imploraient les dieux ; les autres cessaient d'y croire : plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, dans celle qui devait être éternelle. — Et au milieu de tout cela, que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! la frayeur outrait tout et croyait tout.

« Cependant une lueur perce les ténèbres ; c'était l'incendie qui approchait ; mais il s'arrête, s'éteint : la nuit redouble, et avec la nuit la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je ? Au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolais de mourir dans cette pensée : *l'Univers meurt.*

« Enfin, cette épaisse et noire vapeur peu à peu se dissipe et s'évapore. Le jour

ressuscite, même le soleil; mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards, encore incertains et troublés! Toute la terre était ensevelie sous la cendre, comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le chemin était perdu. On cherche Misène; on le retrouve: on y retourne; on le reprend: car on l'avait en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas! nous avions toute raison d'en être inquiets.

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quitté à Misène, il était monté sur une galère. Il dirigea sa route vers *Rétine* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait; il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue: il en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictait. Mais déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattait sur sa galère; déjà des pierres tombaient à l'entour; déjà le rivage était comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle

hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer. *La fortune seconde le courage* (s'écrie-il), *tournez vers Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie. Mon oncle le trouve tout tremblant : il l'embrasse, l'encourage, et, pour rassurer son ami par sa sécurité, il demande un bain, se met ensuite à table, et soupe gaîment ; ou du moins, ce qui ne prouverait pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaîté.

« Cependant le Vésuve s'emflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres : *Ce sont des villages abandonnés qui brûlent*, disait mon oncle à la foule pour tâcher de la rassurer. Ensuite il se couche ; il s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres : toutes les issues s'obstruaient. On court à lui ; il fallut l'éveiller. Il se lève ; il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison ? fuiront-ils dans la campagne ?

S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre? et, s'ils fuient, aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti, la foule persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville, et, pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait partout ailleurs; mais là continuait la nuit : nuit horrible! la nue en feu l'éclairait. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap, et se couche. Tout à coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent, et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe : — et Pline est mort..... »

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitaient sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont était un volcan.

Quel récit, mon cher Charles ! il vous montre tout à la fois la première éruption connue du Vésuve, une des scènes, les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des passions de connaître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité ; et il pourrait vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV.

A Naples.

Je me suis embarqué hier avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les îles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots; les cieux qui semblaient se relever, et les flots qui s'étendaient. On aurait dit que le soleil s'était reposé au milieu d'eux pendant la

nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe ; courir sur le promontoire de *Misène* ; étinceler dans les ondes qui baignent les îles *Procita ; Ischia* et *Nisida ;* et s'avançant ensuite vers la borne horizontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes et Pouzzole ; et le golfe qui les sépare ; et le *Monte Nuovo,* formé en une seule nuit par l'éruption d'un volcan ; et le *Monte Barbaro*, où jadis mûrissait le Falerne ; enfin, les champs-Élysées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités qui florissaient autrefois sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, soleil ! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature semblait avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier.

Me voici avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène.* Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur, et là, je contemple ce pas que la mer a mis huit cents

ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions !

Redescendu, j'ai erré à pied sec dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *piscina admirabile;* dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes piliers qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leur ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux élevés l'un sur l'autre, et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venait donc déposer les cadavres des habitans de Misène sur les bords de cette onde, séparée par un canal du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est *morte.*

Voici les Champs-Élysées. Quel silence, quelle tranquillité ! quelle fraîcheur !

quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais et dans ces sentiers solitaires !

Mais à cent pas voilà les enfers. Admirable contraste ! comme il est fidèlement rendu dans les vers suivans de Tibulle, que ces lieux me rappellèrent !

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit emprisonné le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.
Là, de l'affreux Cerbère acharné sur sa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc qui roule en bas.
O fureur ! ô supplice ! ô vengeance inouie !
Entendez-vous crier l'infortuné Titie ?
Son cœur rongé renaît sous le bec du vautour.
Et Tantale ? Il est là. Du lac qui dort autour
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche ;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit dès qu'il la touche.
Tout mortel en ces lieux aborde avec horreur :
Pour moi, du tendre amour fidèle adorateur,
Je trouve, en descendant de la barque fatale,
Vénus qui m'attendait sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois élyséen.

Là, parmi les lilas, Philoméle amoureuse
Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse ;
Là, l'œillet et la rose, émaillant les vallons,

Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons:
Le jour y luit plus doux, et le jeune Zéphire
Epure en l'embaumant l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats;
Et l'Amour, qui sans cesse anime aux doux combats;
Mille couples errans, mille bandes errantes
De beaux adolescens et de filles charmantes.
Mais quel est, ô Vénus! ce jeune favori
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrte fleuri;
Qui s'avance à pas lents en suivant le rivage?
Est-ce un fils d'Apollon? est-ce un héros, un sage?
Le ciel est juste enfin: c'est un fidèle amant,
C'est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des Champs-Élysées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus-Génitrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'ont trouvait la santé, de thermes où l'on trouvait mille délices, et surtout ces charmans rivages, si funestes à la pudeur, et si favorables à l'amour, où les zéphyrs, où la mer, où l'air, où tout détachait les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instrumens efféminés, mêlés au souffle des zéphyrs et aux accens des oiseaux,

venaient se perdre les accens des trompettes guerrières, qui, dans tous les pays du monde, célébraient les victoires de Rome, et en sollicitaient de nouvelles; où enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs, chantaient, dansaient, soupiraient, toutes les nations essuyaient leurs larmes, et respiraient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que lorsque ces temples étaient entiers, qu'on y célébrait les fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifiait à Mercure; que lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étaient incessamment fréquentés; que tous ces théâtres étaient remplis de l'élite des grands de Rome et des beautés de l'Italie; que ce golfe était couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes et de mâts ornés de fleurs, qui emportaient et rapportaient sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une jeu-

nesse folâtre et brillante ; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendait des cieux dans la mer, à cette heure, la plus corrompue des heures de toute la soirée, lorsque tout s'abandonnait ici à la volupté, comme à une convenance même du soir et du lieu : oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron d'avoir une maison de campagne à Baye ; que Sénèque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit ; et que Properce crut sa Cinthie infidèle dès qu'elle y fut arrivée. Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert de ruines qui pendent, et tombent, et disparaissent incessamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux ; il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague, légère, qui successivement éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres,

les dernières lueurs du jour; mes pensées s'amollissent surtout à ce silence qui se répand de moment en moment sur ce rivage, et du sein duquel s'élève, par degrés, le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent des flots éloignés, des bêlemens des troupeaux dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphyrs ne se reposent jamais; enfin, de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les, ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples. — Après-demain nous retournerons à Rome.

LETTRE CXVI et dernière. (1).

A MADAME DUPATY.

De Marseille, le 8 Mars 1785.

Je te dois compte, ma chère amie, de la ville d'Aix, c'est-à-dire, de M. de Castillon, qui fait seul dans ce moment l'ornement et le mérite de la ville d'Aix. C'est peut-être le premier homme que je n'aie pas trouvé inférieur à sa réputation : je crois même qu'il la passe. Il est du petit nombre des magistrats qui ont porté

(1) Voici encore une des lettres écrites par feu M. le president Dupaty durant le cours de son voyage en Italie. Des raisons particulières avaient empêché de l'insérer dans le recueil imprimé en 1788 : ces raisons n'existant plus, on se fait un devoir de la donner au public. Sans doute elle ne sera pas moins accueillie que les

le flambeau de l'esprit philosophique dans l'étude, les travaux et l'application des lois; il joint à une érudition immense un grand choix d'érudition, et, ce qui est plus incompatible, ou du moins plus rare, l'art de l'apprécier ce qu'elle vaut, et de n'en jamais abuser. Il voit la société dans la nature, et non pas la nature dans la société; la morale particulière dans la morale universelle, et non la morale universelle dans la morale particulière. Il réunit l'expérience de près de cinquante ans de travaux, de vertus et de malheurs. Enfin, il orne son mérite par un extérieur simple, noble, doux affable, qui, loin de repousser les malheureux, les appelle; loin de les effrayer, les rassure; loin de les alarmer, les console; et il le voile par sa modestie. Cependant il ne l'a pas

---

autres. On y verra sur-tout comment, dans le commerce le plus intime, ce célèbre magistrat parlait des talens et de la vertu, et l'on regrettera toujours plus que la mort l'ait si tôt enlevé aux lettres et à la patrie.

paraître le peuple à ses yeux : il le voit toujours ; il le voit partout ; il le voit jusque dans le roi. Il s'afflige de ce que les parlemens n'ont pas adopté le système de rappeler toujours les états-généraux aux souverains ; d'abdiquer la prétention d'être les états-généraux, ou de les remplacer, ou de les suppléer.

Ce respectable magistrat est à Aix comme un père au milieu de ses enfans. Point de faste, point de luxe; il ne marche jamais accompagné que de ses vertus. J'ai été témoin de la joie, de la vénération et du véritable respect que sa présence inspire : il juge ou concilie à lui seul plus de différens que tout le parlement réuni. Je conserverai toute ma vie au fond du cœur et son image et ses bontés : il m'en a accablé. Il m'est venu prendre ce matin à mon auberge, et m'a conduit au palais pour entendre le fils du célèbre Monclar, qui devait porter la parole dans une cause intéressante. Le parlement m'a comblé d'honneurs. Le premier président est venu au-devant de moi,

et m'a présenté à tous les conseillers, qui se sont empressés autour de moi, et, après mille complimens, m'ont forcé à prendre place avec eux à l'audience, sur le même siége, quoique je fusse en habit de voyage. J'ai entendu le plaidoyer du jeune Monclar; mais je n'ai pas entendu son père. Je t'avouerai que l'accueil que j'ai reçu de ce parlement m'a fait grand plaisir, parce qu'il m'a prouvé que les calomnies de mon parlement n'avaient point fait impression sur lui; mais ce qui m'a flatté encore plus, et réellement, c'est le succès qu'a eu dernièrement, dans une accusation de vol, la lettre que je publiai il y a quelque temps. Plusieurs magistrats m'ont avoué qu'ils s'en étaient prévalus. A la vérité, elle n'est pas du goût de tout le monde; mais c'est beaucoup qu'elle n'ait pas déplu à tous.

La ville d'Aix n'a rien de remarquable; pas un monument, pas un édifice : elle est assez bien bâtie, mais d'une tristesse affreuse : on se sauve tant qu'on peut à Marseille.... Adieu.

Ce 4 Mars 1790.

Vous me demandez, Monsieur, si je reconnais la lettre que vous m'avez communiquée pour être de M. Dupaty. Il m'avait lu la plupart de celles qu'il avait écrites sur l'Italie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la lecture de celle-ci. Comme il ne la destinait pas à l'impression, il la gardait sans doute dans son porte-feuille. Je ne doute pas un moment qu'elle ne soit de lui : style, pensée, tout l'annonce. C'est sa manière d'écrire, de voir, de louer. Il semblait voyager avec plusieurs esprits. L'esprit philosophique marchait le premier ; il observait tout avec finesse, il répandait et recueillait les idées. L'esprit littéraire suivait, pour peindre les objets nouveaux, pour rajeunir les tableaux anciens, pour traduire les sensations en images et les récits en spectacles. L'esprit magistral n'était

pas moins occupé à étudier les lois du pays qu'il parcourait, à démasquer l'hypocrisie de la jurisprudence, à considérer de sang froid les abus, à confronter le langage de la justice avec les habitudes de la barbarie. Son cœur était ému à l'aspect de la moindre oppression, et il notait en passant les bons et mauvais juges. M. de Castillon, qui est le sujet de la nouvelle lettre, a dû en effet produire la sensation mémorable que cette lettre peint si bien. L'enthousiasme est en quelque sorte l'adolescence du véritable génie, et la modération en est l'âge mûr. Celle-ci est le fruit des lumières, des disgrâces, des résultats d'une vie occupée autant que vertueuse. L'amour du travail et l'amour du vrai demeurent seuls. La conscience n'est plus l'esclave de la sensibilité ; elle s'est fortifiée en sacrifiant l'une après l'autre, non pas les vertus, mais les illusions. M. Dupaty avait celle de la gloire ; mais il pressentait les maux qu'elle prodigue à ses plus brillans élèves. Les ruines de l'antiquité et l'infortune des

grands hommes le frappaient d'une sublime terreur. Il devenait peintre et poète aussitôt que compatissant. Les malheurs de l'innocence ennoblissaient à ses yeux quiconque en était la victime. Jamais cette légitime prédilection ne s'est mieux manifestée en lui que dans la cause des trois roués. On lui représenta la bassesse de leur condition ; il répondit : Hé bien, c'est un préjugé de plus que j'ai à vaincre. On lui représenta le pouvoir du tribunal qu'il fallait attaquer ; on lui dit : Songez que le parlement de Paris tient à toutes les familles. Il répondit : Mes cliens tiennent à une plus grande famille, à l'humanité entière. En prononçant le mot d'humanité, il semblait au-dessus d'un homme ; sa voix devenait sonore et touchante ; son regard lumineux et vaste ; on eût dit qu'il contemplait et embrassait le genre humain. Le jour qu'il eut rendu sa première visite aux trois prisonniers, il fondait en larmes et faisait fondre en larmes tous ses amis. Je les sauverai, s'écria-t-il, ou je périrai avec eux. Il les

sauva, après avoir risqué de périr. Cinq hommes de lettres qui pensaient comme lui s'étaient dévoués, s'il succombait, à être immolés des mêmes coups. Cette généreuse conspiration devait éclater le jour même qu'il était menacé d'être décrété de prise de corps. Les cinq amis inséparables se seraient enfermés dans sa prison. Cette prison aurait fait trembler tous les tribunaux de l'injustice. La réforme des lois criminelles, sollicitée vainement depuis un siècle, aurait été forcée en ce moment. Le parlement de Paris n'osa braver la voix du peuple. Celle de M. Dupaty remporta un triomphe complet. Mais ce triomphe se changea bientôt en une catastrophe imprévue. Succombant sous l'impression des chagrins et des succès, sous le poids des travaux et de la maladie, il expira dans la force de l'âge et du génie, au moment où ce génie allait devenir plus utile, et plaider la cause de l'humanité, non au parlement de Paris, mais au parlement de la nation. La France le regrette, sa famille le pleure,

l'amitié le célèbre. Vous m'avez demandé mon jugement sur sa lettre : je devais vous répondre quatre lignes, mais le plaisir de parler de lui m'a entraîné. Quand on est devant le tombeau d'un ami, on s'y arrête plus qu'on ne voudrait.

J'ai l'honneur d'être, etc. C***.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Lettre lxviii. a Rome. — L'Apollon du Belvédère. 1
Lettre lxix. a Rome. — Les catacombes de Saint-Sébastien. 6
Lettre lxx. a Rome. — Le Moïse de Michel- 12
Lettre lxxi. a Rome. — La villa Adriana. 13
Lettre lxxii. a Rome. — Le Laocoon. 18
Lettre lxxiii. a Rome. — Le Colysée. 35
Lettre lxxiv. a Tivoli. — Imitation en vers d'une élégie de Properce. 43
Lettre lxxv. a Tivoli. — Imitation en vers d'une élégie de Tibulle. 46
Lettre lxxvi. a Rome. — Remarques sur l'Etat ecclésiastique et les habitans de Rome. 50
Lettre lxxvii. a Rome. — Continuation du même sujet. 55

Lettre lxxviii. a Rome. — Continuation du même sujet. 59
Lettre lxxix. a Rome. — Continuation du même sujet. 61
Lettre lxxx. a Rome. — Continuation du même sujet. 71
Lettre lxxxi. a Rome. — Continuation du même sujet. 74
Lettre lxxxii. a Rome. — Statue de sainte Thérèse, par le Bernin. 82
Lettre lxxxiii. a Rome. — Les curés. 84
Lettre lxxxiv. a Rome. — Tableau de l'Aurore, par le Guide. 88
Lettre lxxxv. a Rome. — Jardin de la villa Borghèse 90
Lettre lxxxvi a Rome. — Eglise de Saint-Pierre. 96
Lettre lxxxvii. a Rome. — La parure des Romains. — Imitation en vers d'une élégie de Properce. 100
Lettre lxxxviii. a Rome. — Sur le Cardinal de B..... et le pape. 104
Lettre lxxxix. a Rome. — Tombeau du Tasse. 107
Lettre xc. a Rome. — Sort des Juifs à Rome. 110
Lettre xci. — a Rome. Cérémonies reli-

gieuses de Rome moderne. — Cérémonies religieuses de Rome antique. 112
Lettre xcii. a Rome. — Tableaux allégoriques des quatre âges de la vie de l'homme, des quatre âges de la vie de la femme. 117
Lettre xciii. a Naples. — Arrivée de l'auteur dans cette ville. 119
Lettre xciv. a Naples. — Description du château *Capo di Monte*. 121
Lettre xcv. a Naples. — Grotte de Pausilippe. — Tombeau de Virgile. — Lac d'Agnano. — Grotte du Chien. 129
Lettre xcvi. a Portici. — Description du cabinet des antiques. 135
Lettre xcvii. a Salerne. — Route de Naples à Salerne. — Etat de cette ville. 140
Lettre xcviii. a Pœstum. — Description du lieu, des temples. 143
Lettre xcix. a Naples. — Peinture d'Herculanum. 147
Lettre c. au sommet du Vésuve. — Eruption de ce volcan. 151
Lettre ci. a Naples. — Aperçus sur les habitans de Naples, et son gouvernement. 158
Lettre cii. a Naples. — Continuation du même sujet. 161

Lettre ciii. a Naples. — Continuation même sujet. 168
Lettre civ. a Naples. — Continuation du même sujet. 174
Lettre cv. a Naple. — Continuation du même sujet. 178
Lettre cvi. a Naples. — Continuation du même sujet. 181
Lettre cvii. a Naple. — Continuation du même sujet. 184
Lettre cviii. a Napdes. — Continuation du même sujet. 192
Lettre cix. a Naples. — Tableaux de l'Espagnolet. — Tableaux de Soliman. — Tombeau de Sannazar. — Catacombes de Naples. — Liquéfaction du sang de saint Janvier. 195
Lettre cx. a Naples. — Imitation d'une élégie de Tibulle. — Fêtes céréales. 198
Lettre cxi. a Naples. — Tombeau d'André II, roi de Naples. — Tombeau de Jean Caraccioli. 203
Lettre cxii. a Pompeia. — Description de cette ville. 206
Lettre cxiii. a Naples. — Vues de Naples. 214
Lettre cxiv. a Naples. — Première éruption connue du Vésuve. — Mort de Pline l'Ancien. 216

Google